

@

Tsai-tin-lang

MÉMOIRES
D'UN VOYAGEUR CHINOIS
DANS L'EMPIRE D'ANNAM

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

à partir de :

MÉMOIRES D'UN VOYAGEUR CHINOIS DANS L'EMPIRE D'ANNAM

Ngan-nan-ki-tcheng 安南紀程

par Tsai-tin-lang (18xx)

Traduction française, par L. Léger, de la traduction russe, par l'hiéromonaque Evlampii, du texte chinois.

Pages 63-161 du tome VII du *Recueil d'itinéraires et de voyages dans l'Asie centrale et l'Extrême-Orient*. Publications de l'École des langues orientales vivantes, Ernest Leroux, Paris, 1878.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2015

TABLE DES MATIÈRES

[Avertissement du traducteur français.](#)

[Préface de l'éditeur chinois.](#)

[Mémoires](#)

[Courtes informations sur l'empire de Ioe-nang \(Annam\)](#)

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Avertissement du traducteur français

@

p.063 Le travail qu'on va lire est traduit du russe, et c'est à cette circonstance que je dois l'honneur inattendu de collaborer aux publications de l'École des langues orientales. Mais le texte russe n'est lui-même que la traduction d'un texte original chinois qui jusqu'ici avait échappé à l'attention des orientalistes. Cette traduction, qui paraît très fidèle, est due à l'un des membres de la mission de Pékin, feu l'hiéromonaque Evlampii. Elle a paru en 1872, à Saint-Pétersbourg, dans le recueil intitulé *Vostocnyj Sbornik* (Revue orientale, fascicule I, p. 67-145, année 1872). J'ai suivi le texte russe aussi littéralement que possible et me suis attaché à reproduire ses transcriptions, dont je n'avais point d'ailleurs à endosser la responsabilité. Pour tous les noms importants de localités ou de personnes, M. Desmichels, professeur de langue annamite près l'École des langues orientales, a bien voulu rétablir l'orthographe et la transcription scientifiques. Je le prie de vouloir bien agréer ici tous mes remerciements.

Les notes, d'ailleurs fort rares, que l'on trouvera au bas des pages sont dues au traducteur russe. Ses indications géographiques se réfèrent à la [carte de l'Indo-Chine publiée en 1867 par Kiepert](#), pour le troisième volume du voyage de Bastian (*Die Völker des Æstlicher Asiens*, Band III, *Reisen in Siam*, 1867).

L. Léger.

PRÉFACE
de l'éditeur chinois

@

p.064 Tsai-tin-lang, auteur des *Mémoires sur l'Annam*, était originaire de l'une des îles de Pyn-hu (îles des Pêcheurs), qui appartiennent à la province de Fu-tsiang. Sur cette île pauvre et avec des ressources médiocres, il étudia assidûment les sciences et y fit de grands progrès ; à l'examen de la province il fut proclamé premier étudiant et reçut une bourse de l'État. Il fut ensuite nommé instituteur dans une école de l'État, dans la ville chef-lieu de Tai-van-fu, sur l'île de ce nom. Au printemps de la quinzième année du règne de Dao-huan, il alla par mer au chef-lieu de la province de Fu-tsiang et y subit l'examen pour le grade de licencié (*tsioï jeng*). Après avoir passé cet examen, Tsai-tin-lang s'embarqua sur un bâtiment de commerce pour retourner à l'île de Tai-vang. Une tempête s'éleva durant ce voyage et le navire fut jeté sur les côtes de l'empire d'Annam. L'année suivante, Tsai-tin-lang revint par terre dans son pays ; il se présenta à son ancien maître, le procureur Tchjou-jung-hao, et lui soumit ses notes de voyage. Le procureur, après les avoir lues, les trouva très curieuses et dignes d'être imprimées, tant pour le fond que pour la forme. C'est pourquoi on les publie aujourd'hui, en la dix-septième année du règne de Dao-huan (1837).

MÉMOIRES

@

p.065 Dans la quinzième année du règne de Dao Huan, à la fin de l'automne, je retournai dans ma ville natale après mes examens dans la ville chef-lieu de Fu tsiang. En passant, je m'arrêtai dans la ville de Sia myn (Amoï), autrement appelée Lu dao. Là je rencontrai mon précepteur Tchjou jung hao et le procureur Chou tcheng. Après avoir passé chez eux quelques jours, j'allai dans l'île de Tzing Myng pour y rendre visite à mon oncle. Au poste maritime de Liao lo (au sud de l'île de Tzing Myng) je pris place sur un bateau pour me diriger vers l'île de Pyn hu, où je voulais rencontrer ma mère. De là je comptais en moins de dix jours arriver à l'île de Tai vang (Formose), où j'occupais les fonctions de professeur dans un établissement de l'État. Le deuxième jour de la deuxième lune, le bâtiment s'apprêtait à partir, mon frère p.066 Tin ïan et moi nous courûmes au rivage. Déjà on levait les ancres (elles sont faites d'un bois lourd et très propre à maintenir le bâtiment en place), on tendait les voiles ; nous louâmes une barque et ce n'est que grâce au zèle des rameurs que nous atteignîmes le bâtiment prêt à prendre la mer. Le soleil se couchait. Au sud-est des traînées de nuages flottaient sur la mer ; elles changeaient de forme à chaque instant et peu à peu disparaissaient à l'horizon. La nuit commença claire et étoilée, mais les étoiles brillaient d'une lueur tremblante, inégale. C'était à mon sens un présage de vent ; aussi je conseillai au pilote de retarder le départ ; mais il ne voulut pas m'écouter. Quelques bâtiments voisins du nôtre quittèrent aussi peu à peu le rivage. Me sentant fatigué, j'entrai dans ma cabine et, retenant mon haleine, je restai couché dans l'attente de je ne sais quoi de nouveau pour moi. À la troisième veille (une heure après minuit) la tempête commença ; le vent sifflait, les vagues déferlaient impétueusement sur le navire, rongeaient et perçaient la cale ; c'était un bruit insupportable pour l'oreille. Mais, comme le vent soufflait du rivage vers la mer, nous restâmes sans inquiétude. Nous allumâmes une nouvelle lumière pour

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

indiquer l'heure, et la marche du bateau s'accéléra ¹. Après que deux bougies eurent encore brûlé, nous supposâmes que nous avions franchi le Canal noir ^{p.067} (on appelle ainsi un courant maritime qui va de l'est à l'ouest) et que le lendemain matin nous serions près du rivage. Cependant la tempête augmentait, le vaisseau volait comme une flèche ; le vent tourbillonnait et nous enveloppait de tous côtés. L'homme de quart remarqua au nord-ouest quelques nuages noirs. En quelques minutes ils s'étendirent sur tout l'horizon. En un instant tout changea. Un vent violent, impétueux souffla avec une nouvelle force ; la mer bouillonnait avec plus de rage ; le vaisseau sautait d'un flanc sur l'autre, prêt à se renverser. Il me jetait d'un côté sur l'autre, malgré tous mes efforts pour me cramponner à mon lit. Au milieu de ces terreurs j'entends crier :

— La terre est proche à l'orient. Tournez la barre, afin que le vaisseau ne se brise pas.

Mais le vent nous chasse avec impétuosité ; le gouvernail touche le fond, s'empêtre dans la vase ; dix hommes s'y attellent et ne peuvent remettre le bâtiment à flot. On serre les voiles, on commence à jeter à la mer tous les objets lourds, les marchandises. Quand l'aube parut, la mer, sur une immense étendue, présentait un affreux aspect. Des vagues écumantes se soulevaient comme des montagnes, et notre bâtiment tantôt courait sur leurs crêtes, tantôt s'engloutissait dans leurs intervalles. La boussole indiquait que nous naviguions vers le sud-est. Mais nous ne savions pas en quel endroit nous nous trouvions. Ainsi s'écoulèrent trois journées.

Le patron du bâtiment me dit :

— Nous aurons du bonheur si nous atteignons le royaume de Siam ou les îles de Luçon : de là nous pourrions encore retourner dans votre ^{p.068} pays ; mais si nous tombons sur les

¹ Sur les bâtiments, pour mesurer le temps, on emploie des bougies qui brûlent sans flamme ; elles sont faites en sciure de bois et brûlent avec beaucoup d'égalité. On les appelle *gen* (veille) ; il en brûle dix en vingt-quatre heures : les marins chinois divisent les vingt-quatre heures en dix *veilles*.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

gouffres du Sud ¹, je n'espère pas que personne d'entre vous reste parmi les vivants.

Quand le vent se fut un peu calmé, nous allumâmes du feu et, ayant fait cuire nos vivres, nous dînâmes convenablement pour la première fois. Au bout de quelque temps nous hissâmes le pavillon de Ma-tszor (la reine de la mer). Le vent changea, il soufflait tantôt du nord-est, tantôt de l'est, tantôt du nord ; ses sifflements perçants nous remplissaient de terreur. L'écume de la mer était emportée dans l'air et ses jaillissements nous couvraient de la tête aux pieds comme de la pluie ; l'humidité et le froid nous pénétraient les cheveux et les os, et nous étions pâles comme des morts. Tout à coup une énorme vague fond sur la poupe du bâtiment avec un choc aussi violent que s'il était tombé sur un rocher. Le bâtiment disparaît dans les vagues ; il en ressort, mais les planches qui couvrent le pont sont emportées et l'eau pénètre dans les cabines. Je tombai dans l'eau et je crus ma fin venue, mais mon frère me jeta une corde et me pria en pleurant de m'en entourer ; j'y réussis et avec de grands efforts il me ramena à bord. Tout le monde tomba à genoux et pria Dieu de sauver notre vie ; on n'entendait que des pleurs et des gémissements. Je me tournai vers le patron et lui dis :

— Nos pleurs ne nous mèneront à rien ; il faut abattre au plus tôt le grand mât.

Ce qui fut fait. Le bâtiment se ^{p.069} releva ; il sautait sur les vagues comme un canard sauvage. Puis j'examinai les tonneaux d'eau fraîche et les cachetai ; car il ne restait plus beaucoup d'eau. Craignant avant tout qu'il ne nous restât plus d'eau douce, je fis prendre matin et soir de l'eau de mer et cuire sur la vapeur de cette eau des racines douces de pommes de terre ; ce fut le déjeuner et le dîner. Durant toute la

¹ D'après les hydrographes chinois, au sud de Formose se rencontre un courant maritime très violent, d'un côté duquel se trouvent les rochers appelés Tsiang-li-chy-chang (rochers de 1.000 lis), et de l'autre côté des bas-fonds nommés *Van-li-tchang-chi* (les bas-fonds sans fin). Ceux qui tombent dans ce courant périssent généralement.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

journée nous ne mangeâmes guère plus d'une demi-racine, et cependant nous ne songeâmes guère à la faim ou à la soif.

Quatre ou cinq jours après, nous remarquâmes quelques oiseaux blancs qui volaient au-dessus de nous ; l'eau de la mer ne paraissait plus aussi noire, elle devenait bleue : nous en conclûmes que nous approchions du rivage. Avant le coucher du soleil, en regardant au loin nous aperçûmes à l'horizon une ligne noire qui s'étendait immobile sur l'eau comme un fil tendu et nous conclûmes que ce devait être une chaîne de montagnes. Le matin, quand le brouillard se dissipa, nous aperçûmes des montagnes se développant en amphithéâtre les unes au-dessus des autres. Devant nous, à un li environ du bateau ¹, s'élevaient sur l'eau trois petites îles rocheuses ; elles étaient couvertes d'une épaisse verdure d'herbes et d'arbres et sur leurs côtés se dressaient des rochers inabordables de formes diverses. Notre bâtiment louvoya et, luttant contre le reflux, entra dans une baie couverte de petits bateaux à voile. Dans le fond du golfe s'élevait une véritable forêt de mâts ; nous en conclûmes que c'était un port important. Saisis d'une joie indicible, nous nous réunîmes en cercle, tombâmes à genoux et remerciâmes le ciel de notre salut. L'après-midi une pluie fine tomba à plusieurs reprises ; les nuages s'épaissirent bientôt ; le vent et la pluie augmentèrent ; les éléments se déchaînèrent ; une affreuse obscurité se produisit ; non seulement elle cachait les montagnes voisines, mais encore nous pouvions à peine nous voir sur le vaisseau. L'eau bouillonnait avec un bruit épouvantable ; les vagues s'élevaient jusqu'au ciel ; notre pauvre bâtiment, comme un copeau de bois, volait de côté et d'autre. La tempête dura ainsi jusqu'au soir, et à neuf heures nous craignions fortement d'échouer sur un banc de sable. Chacun ne songeait qu'à soi-même et je me disais : « Suis-je donc destiné, après une longue navigation en pleine mer, à périr près du rivage ? » Dans ces pensées je pris mon frère par la main et j'attendis paisiblement mon sort. Mais peu de temps après le vent se calma, la pluie cessa et la

¹ Une li chinoise vaut 283 sagènes russes ; la sagène vaut 2,134 m.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

tempête se calma. Je sortis de la cabine, je vis la lune apparaître à l'orient. La lumière du ciel éclaira l'ombre qui nous entourait. Je fixai mes yeux, je regardai de tous côtés et je remarquai que des montagnes nous entouraient à droite et à gauche et que tout l'endroit ressemblait à une rade. Nous jetâmes la sonde ; elle indiquait 20 à 30 pieds de profondeur et un lit de sable ; nous pouvions sans crainte rester à l'ancre. Je comptai le temps et je supposai qu'il devait être le 11 de la dixième lune. La nuit finit. Le lendemain à l'aube nous remarquâmes une barque de pêcheurs ; nous l'appelâmes et nous voulûmes savoir où nous étions. Mais le pêcheur ne comprit pas notre langue ; avec le doigt il traça en l'air les signes : p.071 Ang Nang ¹. Peu de temps après une autre barque arriva près de nous ; il s'y trouvait un homme qui parlait chinois. Il se présenta comme un homme de Tan (Tan hen), parce que c'est le nom qu'on donne aux Chinois en Annam. En montant sur le vaisseau, il dit avec étonnement :

— Nos honorés hôtes, à ce qu'il paraît, viennent de Chine ; je ne comprends pas comment, ignorant la route, vous avez pu atteindre ce port.

Nous nous mîmes tous à lui conter notre malheureuse navigation. Il hochait la tête, fit claquer sa langue et dit :

— Si les esprits ne vous avaient pas protégés, vous n'auriez pu vous sauver par vos propres forces. À partir des premières petites îles s'étend une série de rochers *Tchang-bo-lo* près de laquelle, à l'orient et à l'occident, le courant de la mer est très fort et le chenal très étroit ; de là, sans le secours du flux, un bâtiment ne peut entrer dans le port ; il tombe sur les écueils, se brise et périt. En suivant la rive occidentale dans la direction du sud, on peut entrer dans le port, mais vous n'avez ni mâts ni voiles et vous n'auriez pu entrer contre le courant. De l'ouest à l'est le passage est surtout considéré comme dangereux ; il est parsemé d'écueils et de lianes de

¹ An nam.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

sable ; le chenal est très tortueux et les plus expérimentés des pêcheurs ne le connaissent pas exactement. Presque tous les bateaux qui tombent sur ce chemin sont brisés.

Je fus épouvanté à ces paroles ; il faut savoir que je suis moi-même marin ; je suis né et j'ai été élevé dans l'île de Pyn-hu, j'ai navigué plusieurs fois, mais toujours ^{p.072} avec un bon vent, tranquillement et sans nulle inquiétude. J'ai eu quelquefois des grains, mais ils n'étaient pas trop forts, ils ne ressemblaient pas à la tempête qui nous atteignit dans notre dernière navigation. La tempête était telle, que de mille vaisseaux atteints par elle un seul échappa. J'ai d'ailleurs entendu dire que les anciens hommes, hommes de conscience pure et de ferme volonté, traversaient paisiblement comme une route unie les mers orageuses et les abîmes périlleux ; tantôt ils menaçaient de leurs armes les éléments révoltés, tantôt ils les apaisaient par des sacrifices, jetant dans la mer des objets peu importants ; ils s'irritaient et plaisantaient toujours avec un visage paisible et résigné. Mais c'étaient des saints ou des sages ou de rares héros. Le ciel épargnait leur vie pour offrir en eux aux contemporains et à la postérité des objets dignes d'être imités. Et moi, humble herbe, homme médiocre, puis-je me comparer à eux ? Il est vrai, ma conscience est pure ; je suis franc et sévère pour moi-même ; mais, rencontrant ces dangers inévitables, pouvais-je rester sans nulle frayeur ? Je le reconnais, mon cœur était dans une vive inquiétude. D'autre part, je me rappelais que ma mère est au déclin de l'âge et je pensais qu'après la mort de ma mère, moi, fils insoumis ¹, je ne devais pas désirer de prolonger une inutile vie. Dans ces pensées je m'abandonnai complètement à la volonté du ciel ; je n'ai pas péri et je vis encore. Il est possible que le ciel, désirant me montrer sa grande bonté, ait voulu me faire errer sur mer et sur terre pour ^{p.073} me procurer la connaissance des pays d'outre-mer que je ne connaîtrais pas sans ces aventures. Et voici que tout s'est heureusement terminé ! Ayant jeté l'ancre, notre premier soin fut de préparer le dîner, qui nous

¹ *Fils insoumis*, expression chinoise de respect et d'humilité.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

parut excellent ; puis nous nous assîmes au soleil pour sécher nos vêtements, et moi je pris un pinceau et me hâtai d'écrire mes aventures tandis que les traces de mes larmes n'avaient pas encore disparu sur mon visage.

Le lendemain de notre arrivée au rivage de l'Annam, le 13 de la dixième lune, deux officiers du poste-frontière arrivèrent dans une petite barque à bord de notre bâtiment. Leur tête était enveloppée d'un crêpe noir ; leur vêtement était aussi noir avec d'étroites manches ; leurs pantalons rouges ; ils ne portaient point de chaussure. Dans ce pays les fonctionnaires marchent toujours nu-pieds ; hiver comme été ils portent toujours le même costume, en grande partie de soie très légère. La classe supérieure estime le noir et le bleu ; les bandeaux de la tête sont de la même couleur ; mais les pantalons sont rouges chez tout le monde sans exception. Avec les fonctionnaires vint aussi un interprète parlant le dialecte de Fu-tsiang ; se tournant vers le patron du bateau, il lui dit :

— Voici les fonctionnaires du poste de Tsaï-tsing, du ressort de la ville chef-lieu de province Sy-i-fu, du gouvernement de Huan-i. Ils ont appris qu'il y a ici un bâtiment apporté par la tempête de la Chine et ils sont venus exprès pour s'informer de son état.

Alors les fonctionnaires montèrent à bord, ouvrirent les cabines, examinèrent le vaisseau dans tous ses détails et nous prièrent de leur raconter nos aventures sur mer. Ayant écrit sur des tablettes ^{p.074} ce qui leur était nécessaire, ils se retirèrent. Dans toute la contrée on emploie l'écriture chinoise et les affaires administratives sont gérées à la manière chinoise. En partant, les fonctionnaires nous promirent de faire conduire le lendemain notre bâtiment dans le port intérieur. Durant cette visite, suivant la coutume du pays, ils nous apportèrent des présents sur des plateaux de cuivre. Dans ce pays existe la coutume invariable, quand on envoie des présents, de les poser sur un plateau de cuivre qu'on porte sur la tête ; le porteur se met à genoux en signe de respect. C'est ce qu'on appelle *hun tun ping*, c'est-à-dire le

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

plateau de l'honorable accointance. Le lendemain (21 novembre) se montrèrent, comme un vol d'oiseaux, quelques dizaines de bâtiments à voiles en natte. C'étaient des barques de pêcheurs, qui tous vinrent à notre vaisseau. L'interprète de la veille nous amena quelques hommes, qui immédiatement se mirent à manœuvrer qui l'ancre, qui la barre. Puis ils attachèrent des cordes à la proue du vaisseau, s'assirent dans leurs barques et commencèrent à nous remorquer. Nous nous ébranlâmes lentement et les rameurs nous tiraient au cri de *i ia hoï*, qui règle chez eux le mouvement des rames. Ces cris, répandus dans l'espace, épouvantèrent un grand nombre d'oiseaux de mer, qui s'envolèrent bruyamment. Vers le soir nous entrâmes dans l'embouchure de la rivière. Sur les hauteurs du rivage étaient dispersés un grand nombre de villages qui disparaissaient dans la verdure épaisse des bois de bambou et ne signalaient leur présence que par la fumée qui flottait au-dessus d'eux. En peu de temps nous atteignîmes le rivage. Sur ce rivage p.075 s'élevait une maison assez considérable, toute construite en bambou ; c'était le poste militaire. Le chef du poste sortit lui-même sur le rivage sablonneux et ordonna aux pêcheurs d'arrêter notre vaisseau devant la maison elle-même et de l'attacher solidement. Les pêcheurs, après avoir exécuté cet ordre, s'éloignèrent aussitôt. Dans cet empire existe l'usage suivant : dès qu'apparaît près des rivages un navire poussé par la tempête, le chef du poste voisin sonne l'alarme, aussitôt les pêcheurs voisins se rassemblent comme des fourmis, remplissent les ordres qui leur sont donnés. Ils ne doivent réclamer aucune récompense.

Toute la nuit jusqu'à l'aube nous entendîmes les coups des gardes du poste ; ils frappent, non pas à l'heure, mais sans relâche ; près des édifices importants ils sonnent la cloche.

Le 15 de la dixième lune, accompagnés de l'interprète, nous descendîmes à terre. Le bateau du patron prit quelques marchandises à bord : du tabac, de la farine, du thé, substances favorites des Annamites. Il loua au poste un plateau de cuivre pour porter des présents au gouverneur ; à ces présents j'ajoutai quelques morceaux

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

d'encre de Chine et des pinceaux. Les fonctionnaires nous reçurent avec affabilité, m'invitèrent dans la chambre et me firent asseoir sur un divan. Dans les édifices publics il n'y a ni tables ni chaises ; au milieu de la salle se trouve un divan bas tourné vers le sud ; c'est la place d'honneur ; à droite et à gauche de ce divan il s'en trouve d'autres, le premier tourné à l'occident, le second à l'orient ; le gauche est considéré comme supérieur (plus honorable), le p.076 droit comme inférieur, ainsi que cela avait lieu en Chine sous la dynastie des Han ; plus loin il y a encore des divans dans le même ordre. Aussitôt on envoya prévenir le gouverneur Chen-Chan-Huang ¹, c'est-à-dire le chef du palais du gouvernement, et le gouverneur de la province, Fu-tan-huang ², c'est-à-dire l'auxiliaire du palais du gouvernement : on me donna un sac de riz d'environ quatre pots et un chapelet de monnaies ; je refusai. La monnaie est généralement de plomb ; elle porte imprimés des signes indiquant l'année et le souverain : deux monnaies de plomb valent une monnaie de cuivre ; un chapelet en vaut six cents.

Le 16 de la dixième lune, dans l'après-midi, nous vîmes approcher deux palanquins, nommés ici *van-tszy* ³. Dans chacun d'eux un homme était assis ; ils étaient accompagnés d'hommes à pied un roseau à la main. Au bout de deux heures, accompagnés du chef du port, ils entrèrent dans notre vaisseau. L'interprète nous dit :

— Voici des fonctionnaires qui viennent tout exprès du chef-lieu pour prendre des informations sur vous.

C'étaient deux greffiers, l'un de la Chambre des finances, l'autre de la Chambre criminelle. Sur une liste dressée d'avance ils firent l'appel de tous les passagers ; puis ils ordonnèrent à chacun d'étendre le doigt du milieu de la main droite et d'imprimer ses lignes sur le papier ; c'est ce qu'on appelle *dian-tchji* ⁴, c'est-à-dire le sceau du doigt. Ensuite ils p.077 entrèrent dans la cale du navire et remarquèrent avec soin si elle ne

¹ Tiên-sang-vùóng.

² Phû-tân-vùóng.

³ Vông-tù.

⁴ Diêm-che.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

contenait pas de contrebande : de l'opium ou des armes. L'importation de ces articles est rigoureusement défendue. Celui chez qui on les trouve est puni de mort ; puis on mesura le bâtiment en longueur, largeur et profondeur afin d'établir le compte des droits de douane. (Les bâtiments sans marchandise ne payent pas la douane.) Chacun des fonctionnaires écrivait de son côté ; ensuite ils contrôlèrent leurs remarques les uns par les autres.

Le lendemain je dus me présenter aux autorités du chef-lieu. J'allai trouver sur une petite barque le patron du bâtiment et je l'invitai à venir avec nous. Le vent était faible, l'eau ondulait à peine ; après un trajet paisible de 10 lis, nous atteignîmes le rivage. Par un sentier étroit à travers des champs croisés de rigoles, nous fîmes environ 3 lis et nous atteignîmes la place sur laquelle s'élèvent quelques casernes pour les soldats. Elle s'appelle Lu-ming. Nous passâmes la nuit dans la maison de l'interprète et nous nous levâmes à quatre heures du matin. À la lueur de la lune nous traversâmes quelques villages. Le bruit des planches frappées par les gardes de nuit, les aboiements des chiens, le coassement des grenouilles, innombrables dans ces parages, troublaient désagréablement le calme de la nuit. Nous avions déjà fait 20 lis quand le soleil se leva. Nous dînâmes dans une auberge isolée sur la route et continuâmes notre chemin. Après un li nous traversâmes une petite rivière. Les fonctionnaires qui m'accompagnaient me prièrent de m'asseoir dans un palanquin. Je refusai ; ils me permirent d'aller à pied et ordonnèrent aux soldats de me suivre. La grande route, la ^{p.078} seule de tout l'empire qui le traverse dans toute sa longueur du sud au nord, a plus de 20 pieds de largeur. Sur les côtés, de dix en dix pas, sont plantés les *bo li mi* (arbres à pain) dont les branches s'entrelacent souvent et couvrent la terre d'une ombre épaisse. Un vent léger soufflait à travers l'ombre et nous apportait une agréable fraîcheur. Le pays est plat et sur l'espace infini s'étendent des champs fertiles couverts de riz et de millet ; on rencontre souvent des plantations de canne à sucre et des bois entiers de palmiers ; en général, pour le climat et les productions de la terre, ce pays ressemble à l'île Tai-vang

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

(Formose). Sur la route tous les ponts étaient construits en bambous entrelacés, rattachés à des solives transversales. Par endroits ces bambous constituent plus de dix couches ; quand la couche supérieure commence à pourrir, on ne l'enlève pas, mais on met au-dessus de nouveaux bambous. Le pont oscille fortement quand on le traverse.

Il était midi quand nous traversâmes une autre rivière au-delà de laquelle, à un li environ, se trouve la ville de Huang-i ¹. Dans cette ville résident trois hauts fonctionnaires, deux présidents de la Chambre des finances et de la Chambre civile, et le commandant régional. La ville n'est pas entourée de murailles ; mais elle renferme une seconde ville dite intérieure, entourée d'une muraille et comprenant les magasins, le trésor, les casernes, les établissements de l'État ; hors de cette ville sont les ^{p.079} demeures des habitants, le marché, les boutiques et les édifices privés ; en général, dans les forteresses il n'y a point de maisons particulières ; sur la place nous rencontrâmes un Chinois de Tun-ang-fu, appelé Lin-sung ; il nous offrit l'hospitalité ; mais comme nos guides étaient pressés de se présenter aux autorités, après une courte halte nous nous dirigeâmes vers le château ; sur notre passage les rues étaient remplies de monde. En arrivant chez le gouverneur, je fus conduit dans la salle principale, Da-tin ². Au milieu de la salle étaient assis deux fonctionnaires : l'un, comme me dit tout bas l'interprète, était le président de la Chambre des finances Iuang-Vo, parent de l'empereur ; le second, le président du tribunal, Reng-tzing-tsieng. En entrant je leur fis un léger salut ; tous deux se levèrent et, croisant leurs mains sur la poitrine, me répondirent aussi par un léger salut, puis ils me montrèrent à droite un divan et me prièrent de m'asseoir. Ils se tournèrent vers l'interprète et lui dirent quelques paroles, mais celui-ci ne put les traduire ; il ne parlait chinois que sur des sujets vulgaires : le commerce, l'agriculture, mais il ne pouvait traduire des sujets plus élevés, abstraits. Alors un des fonctionnaires

¹ Kuang-ngai-din, ville située sur le 15^e degré de latitude sur la carte de Kiepert. (Dinh-quang-ngái.)

² Dai dinh.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

prit du papier et un pinceau et m'écrivit quelques questions : « D'où êtes-vous ? Quel âge avez-vous ? Quelles fonctions occupez-vous ? Comment avez-vous été amenés ici par la tempête ? », etc. Je répondis par des réponses détaillées ; il hocha la tête et soupira avec une expression de profonde sympathie. Puis on appela un Chinois nommé Tchieng-tszing et l'on m'assigna sa maison pour demeure.

p.080 Il y a dans Annam beaucoup de Chinois des gouvernements de Huan-tun et Fu-tsziang ; ils font le commerce ; pour le maintien de l'ordre et l'expédition générale des affaires des Chinois, on choisit des *anciens* ; mon hôte était l'ancien des Chinois de Fu-tsziang. Le gouvernement m'assigna deux sacs de riz, deux chapelets d'argent et une somme pour mes dépenses quotidiennes. En même temps on donna au patron de notre bateau la permission de vendre les marchandises qui lui restaient. Je remerciai les fonctionnaires et je quittai le palais pour me rendre dans la demeure de mon hôte Lin-sung.

Le 19, j'écrivis une lettre au souverain et je priai mon hôte de la remettre aux dignitaires. Ils l'approuvèrent et écrivirent sur moi un rapport auquel ils joignirent ma lettre. La résidence du souverain est dans la ville de Fu-tchung, à sept jours de Huan-i. Le même jour, le soir, le président des Finances m'envoya par son greffier quatre thèmes écrits, deux pour me demander mon jugement, deux pour mettre en vers ; il me priait de lui envoyer mon travail en brouillon le lendemain à huit heures. Le lendemain le président du tribunal m'envoya aussi des travaux du même genre. Je terminai mon travail dans le délai indiqué et je les remis à qui de droit. Les deux présidents gardèrent mon manuscrit.

Le 22, j'annonçai aux autorités que je retournais à notre vaisseau ; le 24, après avoir pris notre bagage, mon frère et moi nous dîmes adieu au patron du bâtiment sur lequel nous ne devions plus revenir et nous repartîmes pour Huan-i.

Le 26, les dignitaires, ayant appris mon arrivée, p.081 m'envoyèrent le gouverneur de la province et huit jeunes fonctionnaires pour me

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

rendre visite. Ils arrivèrent tous ensemble et, comme mon logement était trop étroit, ils se contentèrent de me saluer et se retirèrent aussitôt ; je ne réussis même pas à savoir leurs noms ni leurs prénoms. Le lendemain matin, j'allai à la chancellerie, où étaient tous les fonctionnaires et je m'excusai de n'avoir pu la veille les recevoir convenablement. Tous étaient occupés de quelque affaire importante ; ils discutaient bruyamment ; je pris aussitôt congé d'eux. Tant que je vécus dans cette ville, les fonctionnaires de la ville et des environs, et le peuple, venaient constamment me voir. Ils m'appelaient vyng-ling-chen (savant honorable). Chacun me priait de lui écrire un couplet ou une sentence ; mes forces ne suffisaient pas à les satisfaire. De tous ces visiteurs, deux seulement me plurent, deux greffiers de la Chambre des finances : Peï-io-tchji et Juang-chy-lun. Le 6 de la 11^e lune, les dignitaires m'envoyèrent dire qu'on avait reçu pour moi un rescrit de l'empereur. Je courus au palais, où l'on me permit d'en prendre connaissance. Le rescrit disait :

« Cet étranger est de la classe des lettrés. Ayant eu le malheur d'être surpris par une tempête violente, il a été privé de toutes ses ressources. Il mérite une entière sympathie. Il est ordonné aux autorités, outre les vivres et l'argent qu'il a reçus, de lui donner encore, en signe de ma bienveillance, cinquante chapelets d'argent et vingt mesures de riz, afin qu'il ne souffre aucune privation et qu'il voie ma bienveillance à son égard et l'intérêt que je porte aux lettrés chinois. Aux autres Chinois venus ^{p.082} par le même bâtiment il faut donner un sac de riz par mois.

J'écrivis immédiatement une adresse de remerciement au souverain, et je reçus du Trésor et des magasins assez pour ne pas avoir à craindre désormais la disette. Les hauts fonctionnaires, à partir de ce moment, me traitèrent encore avec plus d'égards et, dans leurs moments de loisirs, ils m'invitaient souvent à des entretiens par écrit. Le 9, un des nouveaux gradués, Li-tchao-lin et le chef de la province, Fang-hua-tchen, vinrent me rendre visite.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Fang avait été autrefois en Chine ; il avait fait partie d'une ambassade qui venait payer tribut à notre cour. Tous deux apportèrent dans leur manche un cahier de vers et me prièrent de les lire. Naturellement j'en fis l'éloge et je leur donnai à tous deux des vers de ma composition.

Le 10, un marchand chinois de Huan-si, Joi-huang-vyng, m'apprit qu'à trois reprises il avait été par terre jusqu'à notre province de Fu-tsiang et me raconta en détail les circonstances de ce voyage. Il y a deux routes dans la province de Fu-tsiang ; l'une, appelée extérieure, va par mer, à travers l'île de Kai-nang, appartenant à la province de Kanton ; elle est dangereuse à cause de la présence de nombreux pirates. L'autre, appelée route intérieure, va par terre à travers la province de Han-si et n'offre aucun danger. Je me réjouis fort de cette nouvelle et je résolus de retourner par terre dans mon pays. Le lendemain je présentai aux autorités une supplique pour leur demander un passe-port et une lettre de poste. ^{p.083} Les autorités, en consultant la législation, furent fort embarrassées. D'après les lois du pays, les fonctionnaires chinois et les savants gradués apportés par la tempête dans l'empire d'Annam doivent être ramenés en Chine sur un vaisseau de l'État ; les marchands et le peuple sont reconduits par terre. J'insistai, et l'on me promit d'intercéder pour moi.

Le 13, j'allai à la bourse des marchands, à 20 lis de la ville, là où abordent les vaisseaux chinois, et je descendis chez un Chinois, Chuan-vyng. Il me présenta sa femme et ses enfants, qui me saluèrent. Aussitôt sa cour se remplit de Chinois qui venaient s'informer de ma santé chaque jour. Au bout de quelques jours, je revins à la ville.

Le 20, l'instituteur de village, Tchen-sin-dao, m'invita à une collation pour me remercier des vers que je lui avais écrits. Là je remarquai que les élèves des classes élémentaires, étudient les mêmes choses qu'en Chine : les quatre livres, les anciens livres classiques, l'histoire, l'ancienne littérature et la poésie. Tous ont des livres écrits.

Pour apprendre l'écriture, les élèves emploient de la brique enduite de terre glaise, sur laquelle ils dessinent les lettres avec un roseau de

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

bambou. Tout cela est très grossier ; les pinceaux et l'encre de Chine sont très rares chez eux ; ils n'ont même pas de modèles d'écriture passables ; néanmoins ceux qui ont l'habitude écrivent très vite en tenant leur papier sur la paume de la main. L'instituteur, fort au courant des livres classiques, connaît l'histoire, peut écrire même des vers et a le titre de ^{p.084} vyng-tchai ¹ (savant). Les jours suivants, beaucoup de personnes distinguées m'invitèrent aussi à des collations.

Le 6 de la 12^e lune (11 janvier), le souverain envoya un fonctionnaire spécial, nommé Peï-tzing-chu, qui vint lui-même me visiter et me transmit l'expression de la bienveillance et de l'attention pour moi de son souverain. Le lendemain je me présentai au palais pour remercier ; là étaient rassemblés tous les fonctionnaires. Le délégué et les présidents des Chambres, devinant les intentions du souverain, me conseillèrent de renoncer au voyage par terre. Ils affirmaient qu'au commencement du printemps le vent du midi souffle et qu'un vaisseau de l'État était tout prêt à me conduire à Amoï. Tous les assistants confirmaient leur assertion ; mais je leur représentai que je désirais revoir ma mère le plus tôt possible. Nos explications — par écrit — se prolongèrent de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi. Je plaidai ma cause avec chaleur et le délégué commença à incliner de mon côté. Enfin on exprima l'espoir que le souverain pourrait condescendre à ma prière et le délégué repartit à la nuit.

Je rentrai chez moi plein d'inquiétude ; ma respiration devint inégale et pendant dix jours je ne quittai pas le lit. Les autorités envoyaient souvent des gens pour me consoler et prendre de mes nouvelles.

Le 19, je reçus de très grand matin la visite de l'inspecteur des vaisseaux, Tchen-sin-tchji ; il venait me féliciter du succès de ma supplique. Le souverain exauçait ma ^{p.085} prière. Ma maladie s'évanouit aussitôt. Je sautai hors du lit et m'informai des détails ; mais Tchen m'invita à m'habiller sur-le-champ et à aller à la chancellerie. Quand j'y

¹ Vinh-taí.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

arrivai, les employés me montrèrent le rapport de la Chambre, où la résolution était écrite en caractères rouges ¹. Elle disait :

« Cet étranger a plusieurs fois sollicité l'autorisation de revenir par terre. Prenant en considération les souffrances qu'il a éprouvées, il faut avoir égard à sa prière, sans tenir compte de la législation existante. Il est ordonné à la Chambre des finances de lui fournir dix lans d'argent pour les cas imprévus ; les chefs des gouvernements qu'il traversera devront le fournir de tout ce qui est nécessaire pour la route.

Je lus ces lignes, et mes larmes témoignèrent clairement de ma reconnaissance. Aussitôt on fixa un délai pour mon départ. Din, président de la chambre civile, me dit, avec des larmes dans les yeux :

— Très honoré, je suis heureux de te voir rentrer dans ton pays ; mais il m'est pénible de penser que nous serons sous des régions opposées du ciel, toi au nord, moi au midi. Nous reverrons-nous encore ?

Je fus profondément touché de cette sympathie. En revenant à la maison, je priai mon frère de préparer nos bagages et nous nous rendîmes chez diverses connaissances pour prendre congé. Le lendemain, on m'envoya l'argent accordé par le souverain et un passe-port. Le passe-port disait qu'un fonctionnaire militaire m'accompagnerait avec vingt soldats jusqu'à la ^{p.086} ville de Huan-nang ², où l'on me donnerait de nouvelles provisions, un nouveau passe-port et une nouvelle escorte. Les deux présidents m'envoyèrent chacun cinq lans d'argent, et Din m'envoya encore de la cannelle et un vase à pinceaux en ivoire. Le greffier Peï-io-tchji m'offrit aussi trois chapelets d'argent : je les remerciai tous en vers. Mes compatriotes Ling-tsziang, Ling-sung, Tchjeng-tszing et les autres m'offrirent, les uns de l'argent, les autres des remèdes, et autres objets utiles en voyage. Mais je refusai tout.

¹ La couleur rouge est réservée pour les ordres du souverain.

² Quang-nam-dinh.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Le 21, à midi, je me rendis chez les hauts fonctionnaires, et, ayant laissé chez eux une lettre pour le souverain, je les priai de la faire parvenir à destination. Les deux présidents me reconduisirent jusqu'aux portes du palais et les autres fonctionnaires me traitèrent encore au-delà la ville ; mes compatriotes les Chinois me conduisirent jusqu'à la rivière et se séparèrent de moi en pleurant. Le patron et les matelots du bâtiment sur lequel j'étais arrivé restèrent pour attendre un vaisseau qui les ramenât en Chine.

Dans l'espace de plus de cinquante jours que je passai à Huan ¹, il y eut le plus souvent de la pluie ou un épais brouillard. La boue était infranchissable ; les vêtements, les chaussures, le divan, le lit étaient si humides, que l'eau en dégouttait. Les mouches le jour, les cousins la nuit, ne laissaient pas une minute de repos. Quand le jour était beau, j'allais chez les autorités pour mes ^{p.087} affaires, où j'étais assiégé d'une foule de curieux ; je ne sortis donc pas pour aller me promener aux environs de la ville. Du reste, on ne trouve aux environs ni montagnes, ni rivières, ni bois, ni rien qui puisse distraire de l'ennui. Toutes ces circonstances avaient produit en moi une fatigue et un affaissement terribles. Mes sens s'étaient émoussés ; tout mon être était comme stupéfié. Tout à coup, on nous permet de rentrer dans la patrie. Comme un aigle échappé de sa cage s'élance sous le ciel, ainsi mon frère et moi nous nous élançons vers le voyage, sans songer que ce voyage pénible comprend quelques milliers de lis.

À 40 lis de Huan, nous atteignîmes le poste militaire de Lu-ming (toutes les 40 lis, il y a un poste militaire). Toute la soirée, pluie et vent ; nous passâmes la nuit dans la maison de l'interprète Chen-lian. Le lendemain, après 40 lis, nous atteignîmes le poste de Tzing-ban, situé à vingt-quatre heures de la ville chef-lieu Huan-nang ². Nous traversâmes la rivière et, après 20 lis, nous atteignîmes le village de Tchja-min, et, au bout de 160 lis, la ville de Huan-nang, où nous

¹ Quang-ngai-dinh.

² Quang-nam-dinh.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

demeurâmes chez le Chinois Hun-din de Fu-tsziang. À 20 lis de Huan-nang est située la ville de Hoï-ang-pu, où vivent beaucoup de Chinois. Il s'y trouve un dépôt de vivres : c'est un édifice antique, mais suffisant. Sous la dynastie antérieure, ce dépôt était ordinairement administré par un Chinois ; mais, comme le trésor subissait par là des pertes ^{p.088} considérables, on nomme maintenant des fonctionnaires indigènes.

Le 25 (30 janvier), je présentai mon passe-port au gouverneur civil Pan-tszing-tsziang, qui est venu plus d'une fois porter à la cour de Chine les tributs de son souverain. Autrefois il était ministre, mais il est tombé en disgrâce et il est maintenant simple gouverneur. Il est très savant, d'un caractère modeste, d'un commerce agréable et sans façons. En un seul jour, il m'invita deux fois à des entretiens, et me donna cinq chapelets d'argent et quelques gâteaux d'extrait de thé ; en nous quittant, nous échangeâmes des vers. Le lendemain, je reçus mon passe-port et je quittai Huan-nang. La route que nous suivîmes était large, et, sur les côtés, on voyait de jeunes millets et de verts pâturages. Tous les environs étaient comme tapissés d'une brillante verdure, sur laquelle se dressaient parfois des cigognes blanches. Dans le lointain, un bois bas et épais ; plus loin, au milieu de la mer, une île avec trois sommets. Ces trois sommets, comme les trois pieds d'un trépied, sont symétriquement espacés les uns des autres. Sous chacune de ces hauteurs se trouvent des grottes, pareilles à des chambres creusées par la nature. Une tradition populaire raconte que ces grottes servaient de retraite à sept araignées, qui, changées en femmes fort belles, firent beaucoup de mal aux habitants des alentours ; Bouddha les extermina. Les grottes encore aujourd'hui s'appellent les Chambres des Sept-Sœurs ; les rochers sous lesquels elles se trouvent s'élèvent à plus ^{p.089} de 20 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles ont, de loin, un aspect épouvantable. Le soir, nous arrivâmes dans le Lin-sia-tung ¹ (le Village sous la montagne) et nous y passâmes la nuit.

¹ Lãm-ha-dông.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

La veille au soir, les porteurs nous avaient dit de nous lever avant l'aube, de bien déjeuner et de nous apprêter à l'ascension de la montagne Aï-lin ¹, dont la traversée est regardée comme la plus difficile de tout l'empire. Nous nous levâmes avant l'aube ; durant 2 lis, nous marchâmes à travers un épais brouillard. Au-dessus de nous s'amoncelaient des nuages blancs comme de la neige, qui nous cachaient le sommet de la montagne. Au lever du soleil, nous montâmes sur l'un des contre-forts de la cime principale, qui, après quelques sinuosités, va s'appuyer à la mer. Le bruit des vagues retentit au loin dans les gorges voisines. Nous atteignîmes un petit village, où se trouve un poste militaire ; on y inspecte rigoureusement tous les passants. Un sentier sinueux conduisait au sommet de la montagne et, par des marches creusées dans la pierre, nous nous élevâmes d'environ 20 lis. À droite et à gauche croissaient des buissons piquants, ou des bambous serrés et droits comme des soies de sanglier ; de nombreux oiseaux voltigeaient et égayaient les environs des cris les plus divers ; les fleurs des montagnes, entr'ouvertes sous l'influence du soleil, brillaient des couleurs de l'arc-en-ciel et complétaient le charme du tableau. Plus loin, l'aspect change ; à moitié de l'ascension commencent des montagnes nues, escarpées, qui s'étagent les unes p.090 par-dessus les autres. À droite de ces rochers monte un escalier, appelé l'Escalier d'outre-nuages, qui compte plus de mille marches. Il fallait porter les palanquins en travers ; tous les voyageurs, se tenant par la main, s'aidaient mutuellement à monter. Les marches étaient si escarpées, que nos genoux touchaient notre poitrine. Notre sueur coulait en ruisseaux.

Nous franchîmes ainsi 7 ou 8 lis, nous atteignîmes le sommet et nous nous assîmes pour respirer. Là on rencontre un mur peu élevé, mais épais, avec une porte en bois de cèdre d'un pied d'épaisseur. Sur cette porte, on lit : « Hai-chang-huang ² », c'est-à-dire Station de la mer et de la montagne. Là vit un officier avec quelques dizaines de

¹ Ai-làm(?), Ai-vàn (?) sur la carte de Kiepert.

² Hai-sôn-quàn. [[c.a. ici ?](#)]

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

soldats d'élite ; des canons sont en position. Bref, la fortification est si forte, que même un oiseau, à ce qu'il semble, ne pourrait la franchir. Cette forteresse est établie sur un cap ; du côté du nord, on a la vue de l'Océan, dont les vagues bouillonnent et écument contre les rochers ; plus loin se balancent les mâts et les voiles des navires ; ils ressemblent de loin à des oiseaux de mer ; tantôt ils courent sur les sommets des vagues, tantôt ils disparaissent entre elles. À l'est et à l'ouest, le cap domine deux golfes, qui s'enfoncent profondément et offrent d'excellents mouillages, propres à abriter des milliers de vaisseaux. Le jeu de la lumière et de l'ombre sur l'eau transparente et unie du golfe présentait un agréable contraste avec l'Océan déchaîné. Au sud-ouest de la forteresse s'étend un bois épais et large ; il renferme, p.091 dit-on, des éléphants, des cerfs, des singes et d'autres animaux en quantités innombrables ; on n'y remarque aucune trace de l'homme. D'antiques et immenses arbres de quelques dizaines de brasses de tour entrelacent leurs épais branchages ; ils forment, au-dessus de la terre, une ombre impénétrable et fraîche ; l'épaisseur de la forêt est encore augmentée par une multitude de plantes grimpantes, qui s'enroulent autour des racines et des branches des arbres ; sur les branches logent des singes qui, à la vue de l'homme, font des culbutes, des tours, des grimaces très amusantes. Les habitants du pays appellent cette espèce de singes Isang-tsziah-tsziong (le Général des singes). Le vent, en soufflant dans les cimes des arbres, produit je ne sais quels sons mélancoliques inconnus de moi jusqu'alors.

Nous prîmes congé du commandant de la forteresse et nous continuâmes notre route. Nous franchîmes 6 ou 7 lis ; au coucher du soleil, nous nous établîmes pour dormir dans la demeure d'un habitant de la forêt, au sommet de la montagne. La nuit fut très froide et nous fûmes, mon frère et moi, obligés d'allumer du feu près du lit pour nous réchauffer un peu. Le lendemain, nous nous levâmes tard et nous traversâmes, pendant 3 lis, un bois épais. Du côté droit de la route, des rochers pendaient verticalement ; du côté gauche était un précipice dont

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

on ne voyait pas le fond. Je sortis du palanquin et je priai deux hommes de m'aider pour la descente ; ils s'appuyaient le dos contre la roche, descendaient avec précaution les marches taillées ; après en avoir passé trois cents, ils s'assirent sur la pierre pour se reposer. Nous ^{p.092} continuâmes notre route et nous marchâmes environ 10 lis par un chemin étroit, sinueux et dangereux. Nous traversâmes trois montagnes, petites, mais escarpées, et, finalement, nous débouchâmes sur une plaine aboutissant à la mer. Nous suivîmes le rivage de la mer et nous atteignîmes une assez grande rivière, au nord de laquelle se trouvent une petite ville de commerce et un poste de douane avec un employé.

Les porteurs me dirent que, du sommet de la montagne jusqu'à cet endroit, on rencontre plus de vingt temples en l'honneur de différents esprits. Dans ces temples brûlent sans cesse des cierges ; on y consume des billets de banque offerts par les voyageurs. Le nombre des pèlerins est fort considérable ; aucun d'entre eux n'a jamais rien souffert des serpents ou des tigres, grâce à la protection de ces esprits. Le chemin qui traverse cette montagne a été établi sous le règne de Tzia-lun ¹ (ainsi s'appelle le règne du père de l'empereur actuel). Il traverse le centre même de l'empire d'Annam. Dans cet endroit, un seul guerrier peut arrêter une armée de dix mille hommes ; on l'appelle Ai-lin (le Défilé des montagnes), et il est situé à 140 lis de la capitale, Fu-tchung.

Le 30 ², nous atteignîmes la capitale, Fu-tchung ³, que le peuple appelle Chung-hua-tchen ⁴. Cette ville est entourée d'un mur de briques très fort et assez beau ; elle a environ 10 pieds de haut, 4 ou 5 lis de circonférence, et elle a huit ^{p.093} portes. Sur le mur s'élèvent de petites tours, espacées l'une de l'autre de 200 pas ; sur ces tours sont de gros canons, qui peuvent porter d'une tour à l'autre ; sur les pièces sont des abris qui, de loin, ressemblent à des oiseaux aux ailes déployées. Autour des remparts court un fossé rempli d'eau ; cette eau

¹ Gia-long.

² Le 4 janvier.

³ Phu-quân.

⁴ Phu-thùà-thiên.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

vient d'une rivière très large et très profonde ; elle reçoit beaucoup d'autres rivières et se jette dans l'Océan.

Sur la rivière se tiennent un grand nombre de navires de guerre et de commerce et des barques de passage avec des tentures de paille. Près de la ville, de quatre côtés, s'étendent des marchés bien bâtis ; ils renferment des masses considérables de marchandises. Les maisons des habitants sont bâties sur le même modèle ; toutes sont propres et belles.

Vers midi, nous entrâmes dans la ville. L'officier de service à la porte nous y introduisit et nous présenta au gouverneur Iuang-cho-fu et à son adjoint Li-siao-sia. Iuang ne fit que nous regarder et sortit, et Li, se croyant très savant et très spirituel, prit un papier et écrivit des vers. Nous nous entretenîmes à l'aide de l'écriture, et ce divertissement nous occupa si fort, qu'il nous fit oublier que nous n'étions pas compatriotes. Avant le coucher du soleil, je pris congé de lui et me retirai dans le logement qui m'était assigné, chez le Chinois Tchen-tsing. C'était la veille du jour de l'an. Dans toutes les maisons, on pendait de nouveaux tableaux ; on tirait des fusées ; on faisait partir des feux d'artifice : cependant, là non plus, je ne vis rien de nouveau ; tout se passait comme en Chine. Cette circonstance me rappela mes parents ; toute la nuit, ^{p.094} j'en parlai avec mon frère ; nous pleurâmes beaucoup et ne nous couchâmes point.

C'était, d'après la chronologie chinoise, la seizième année du règne de Dao-huan, et, dans l'empire d'Annam, la dix-huitième année du règne de Min-min ¹ (1836). Le premier de l'an, les chanteurs, les baladins et autres saltimbanques donnent, dans la rue du Sud et le marché du Nord, diverses représentations et font un tel bruit, que la terre tremble.

Je pris une carte de visite et je me rendis, avec mon compatriote d'Amoï Hung-liang, chez le gouverneur de la province, pour lui

¹ Minh-mang.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

souhaiter la nouvelle année et le prier de transmettre mes félicitations à son souverain. Chez le gouverneur se trouvaient en ce moment le président de la chambre de l'Intérieur, Huang-jen-fu, et un des directeurs de la chambre des Finances, Iuang-cho-chuï. Ils se consultèrent longtemps entre eux. Ensuite, Iuang écrivit :

« D'après les coutumes de notre pays, le jour de l'an, au premier chant du coq, tous les fonctionnaires civils et militaires présentent au palais leurs félicitations et reçoivent des récompenses. Après leur sortie, les portes sont scellées et ne s'ouvrent que lorsque le souverain l'ordonne. Si vous désirez vous présenter immédiatement à Sa Majesté, attendez que le palais s'ouvre et on vous présentera aussitôt. Seulement, je pense que le souverain vous proposera d'aller par mer, et il vous sera presque impossible de refuser. Si vous désirez partir par terre, en vertu des décisions antérieures, vous recevrez ^{p.095} immédiatement un billet et une lettre de poste du gouverneur ; alors, après avoir touché vos provisions, vous pourrez continuer votre route. Laissez donc votre lettre ici, et le gouverneur de la province la transmettra au prince avec vos hommages.

J'approuvai complètement cet avis ; je saluai les seigneurs et sortis aussitôt. En traversant la ville, je vis le palais du souverain situé à l'angle sud-est de la ville et tourné vers la montagne de Ing-chang. Cette montagne se trouve hors de la ville ; elle a la forme d'un cachet ; sur elle s'élèvent beaucoup de temples consacrés aux esprits des eaux, des montagnes, de la terre et de ses produits. L'architecture du palais est grandiose et magnifique : tours, salles, pavillons, pyramides, tout est de matériaux précieux ; sur les toits, des coupoles d'or, en forme de potirons, brillent comme le soleil. La porte de la façade s'appelle Porte du Midi ; devant elle au milieu de la route, est dressé un grand étendard. À droite et à gauche du palais sont les casernes des gardes. Ce sont de superbes soldats, magnifiquement armés ; au sud des casernes sont les logements des commandants de corps de droite et de

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

gauche. L'arsenal, où l'on conserve de grands canons, de la poudre, des bombes, etc., est composé de seize corps de bâtiment. Le palais est entouré de hautes murailles. Aux quatre coins, sur les remparts sont dressées des batteries de canons de haut calibre, couverts de vernis rouge et montés sur des affûts rouges. Autour des murs est creusé un fossé d'environ 10 pieds de large et autant de profondeur, bordé d'un double parapet, afin d'empêcher les passants de tomber dans l'eau. Il y a ^{p.096} encore un palais spécial, au milieu duquel s'élève un édifice appelé la Tour ; dans cette tour, les fenêtres, les plafonds, les grilles, sont fort élégants ; l'empereur s'y divertit aux heures de loisir, ou y donne des festins. À l'ouest du palais principal sont les nombreux palais des enfants de l'empereur et de ses proches parents, et, plus à l'ouest, les principaux édifices publics. Au nord-est du palais se trouvent les magasins au blé, littéralement pleins de grain, qui suffirait à la consommation de la ville pendant quelques dizaines d'années. Les autres édifices sont des administrations de moindre importance, civiles et militaires, des casernes, des édifices publics, des temples, etc. Mais il y a peu de maisons particulières.

Le 2 (6 février), je dînai chez le gouverneur de la province. Le peuple, ayant appris que j'étais un lettré chinois, vint en foule pour me voir ; ma demeure était pleine de gens de toutes conditions. Le 7, j'envoyai des vers d'adieu au gouverneur de la province ; je louai une chaloupe et je me rendis au faubourg de Ni-he. L'adjoint du gouverneur de la province, Li, m'accompagna au-delà de la ville et ordonna à mon escorte de se rendre par terre au gouvernement de Huan-tchji ¹ ; mon ancien hôte, Tchen-tzing, avec toute sa famille, m'accompagna jusqu'à la rivière. Deux jours durant, je naviguai sur cette rivière, au milieu du brouillard ; des nuages épais couvraient les montagnes voisines ; on ne voyait rien dans les environs ; la pluie fouettait le toit et les fenêtres du ^{p.097} bateau ; l'eau frissonnait au milieu des roseaux ; le niveau de la rivière s'éleva de 2 ou 3 pieds.

¹ Quang-tri-dinh.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Le 10 (14 février) au matin, j'atteignis la ville chef-lieu de Huan-tchji, à 120 lis, par eau, de la capitale. Ayant laissé le bateau au port, j'allai à terre avec d'autres passagers et nous gagnâmes la ville, après 3 lis environ. L'officier de garde était à la porte de la ville ; après avoir un peu attendu que la pluie s'apaisât, il vint au-devant de nous. Il conduisait par la main un employé de la chancellerie et lui ordonna de nous conduire chez le gouverneur He-den-ke. Le gouverneur, à ce moment, avait relevé ses manches et tuait ses poux. Voyant des hôtes arriver, il arrangea son costume, et, dans le premier accès de colère, il administra à l'employé vingt coups de fouet. Je pris mon pinceau et j'écrivis :

« Des hôtes vous sont arrivés à l'improviste. Mais pourquoi vous fâcher ainsi ?

Il se calma, reprit sa gaieté et dit en souriant :

— Pourquoi ne m'a-t-il pas prévenu ? Moi, vieux fonctionnaire, je n'ai pas pu vous recevoir avec les honneurs convenables. C'est ce qui m'a fâché. Excusez-moi.

Après cela, il me pria d'écrire des vers sur le premier sujet qui me tomberait sous les yeux. Il lut ces vers et en fut très content ; il me pria de passer la nuit ; je refusai ; il écrivit aussitôt l'ordre de changer mon passe-port et mon escorte, à laquelle il ordonna de se rendre à In-he ¹ et de m'y attendre. Je me retirai. Un homme me prit sur ses épaules et, sous une pluie battante, nous arrivâmes p.098 clopin-clopant au navire. Le lendemain, après midi, nous abordâmes au rivage, après avoir fait 40 lis. Je passai la nuit à In-he, où l'on reprend la route de terre. Là, je louai des porteurs et je continuai ma route ; après 240 lis, le 13, j'arrivai dans la ville chef-lieu de Huan-pin ², appelée en langue vulgaire Dun-hai ³, que les Chinois appellent Lun-hoï. Je m'arrêtai à l'hôtel tenu par un Chinois, Hung-tsyng, et j'allai me présenter au

¹ An-lôc (?).

² Đông-hoï.

³ Quang-bình-dinh (Đông-hoï).

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

président de la chambre des Finances, Iu-ian-hao. Il prit un air de dignité et se souleva un peu en disant :

— À votre chapeau, à votre costume, à votre maintien, je vois que vous n'êtes pas un simple voyageur ; ayez la bonté de me réjouir par des vers.

Il fit servir aussitôt du vin et une collation.

Nous bûmes et fîmes des vers de table avec beaucoup d'enthousiasme. Le président envoya du vin et un dîner à mon escorte. En nous séparant, il me fit cadeau d'un petit poulet et me pria de venir le lendemain pour causer. Le lendemain matin, un greffier vint me prier d'aller chez le président. Quand j'arrivai au palais, Vu et le président de la chambre criminelle discutaient une affaire judiciaire. Vu, en me voyant, chassa aussitôt demandeurs et défendeurs, m'invita à m'asseoir à la place d'honneur ; nous nous mîmes aussitôt à faire des vers et à goûter. Les deux présidents m'interrogèrent avec curiosité sur la Chine, ses coutumes, sa civilisation et autres sujets qui les intéressaient. Notre conversation, bien que traitant de choses graves et sérieuses, était tout à fait exempte de p.099 cérémonies. Nous passâmes la journée fort agréablement ; je ne revins que le soir à la maison.

Le 15 ¹, le président de la chambre criminelle était absent pour affaire de service. Iu vint chez moi ; il apportait du vin et m'aborda le verre en main :

— C'est aujourd'hui le Ioang-siao ². Il faut chanter des chansons, en se promenant par la ville, pour célébrer dignement cette fête.

Et, m'offrant un verre de vin, il m'invita à aller me promener avec lui par la ville. Je ne pouvais prolonger mon séjour et je déclinai son invitation. Iu, voyant les porteurs déjà prêts à se mettre en route, dit :

— Pourquoi tant vous presser ?

¹ Le 19 février.

² C'est le nom qu'on donne au 15 de la première lune.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Puis il me remit trois chapelets d'argent et une pièce de vers où il me disait adieu. Je répondis par des vers de remerciement sur le même rythme. Il sortit, alla faire préparer un déjeuner dans un hôtel près de la barrière et m'y attendit ; il but à trois reprises différentes à ma santé et ne put retenir ses larmes. Il me prit par la main, franchit la barrière avec moi et m'accompagna plus de 2 lis ; puis il retourna dans la ville, monta sur le rempart de la forteresse et me fit encore des signes d'adieu. Mes compatriotes, Hun-tzing et Iu-chen, accompagnés de leurs familles, coururent après moi ; ils m'apportèrent diverses choses et des médicaments, m'accompagnèrent plus de 5 lis et me quittèrent les larmes aux yeux. Peu de temps après arriva le fonctionnaire chargé de m'escorter avec des soldats ; avec eux se trouvait un des serviteurs de Vu ; il avait l'ordre de m'assister dans ce trajet.

p.100 Le soir du même jour, nous atteignîmes la petite ville de Tchju-lung. Il pleuvait et la lune ne se montrait pas. Dans la maison qu'on m'assigna pour demeure, il y avait un banquet en l'honneur de la première pleine lune de l'année. On m'y invita. Mais à voir la joie d'autrui, ma tristesse redoubla. En quittant Tchju-lung, nous fîmes en deux jours 80 lis et nous arrivâmes dans la petite ville de Tsziang-chy. Il plut pendant toute la route ; nos vêtements mouillés se collaient au corps ; l'humidité et un froid insupportable pénétraient nos os. En sortant de Tsziang-chy, nous traversâmes la rivière de Tsziang-tzian ¹ et nous passâmes la nuit dans la petite ville de Hu-lung.

Le 19 (23 février), le temps s'éclaircit. Après un trajet de 20 lis, nous arrivâmes aux montagnes de Hen-chang-lin ². La montée est pénible ; nous gravîmes pendant 3 lis des sentiers sinueux et nous atteignîmes avec peine le sommet, que domine une forteresse. Sur les portes de la forteresse, on lit : « Hen-chang-huang ³ » (Barrière des montagnes transversales). Dans la forteresse se trouvaient quelques douzaines de soldats, sous le commandement d'un officier ; ils

¹ Gianh-giang.

² Hán-sòn-lâm.

³ Hán-sòn-quân.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

inspectaient très rigoureusement les voyageurs, car c'est là un point fort important sur la route du Nord. De la forteresse vers l'autre côté de la montagne, la pente est presque verticale ; nous atteignîmes bientôt la plaine. Nous fîmes en plaine encore 50 lis et nous nous arrêtâmes à la station de Tchjua-hu.

p.101 Le 20 ¹, nous dépassâmes la ville de He-hua-fu, que nous laissâmes à l'est de notre route, et, après 3 lis, nous arrivâmes dans la ville chef-lieu de He-tszin ². Je logeai dans la maison du Chinois Vantszi, de Canton. Le président de la chambre des Finances, Hao, était enrhumé ; il ne se montra pas quand j'allai lui faire visite ; il m'envoya un jeune fonctionnaire avec une lettre pour s'excuser de n'avoir pu me voir : il me remerciait de ma visite et me disait entre autres choses que la douzième année du règne de Dao-huan (1832) il avait été en Chine, dans la ville de Sia-myng (Amoï), avec une mission de son souverain.

Le 21, le président ordonna à l'adjoint du gouverneur de la province de m'accompagner. Je lui laissai une lettre d'adieu, je pris congé de tout le monde et je continuai ma route. Le 22, nous arrivâmes à la ville chef-lieu de I-ang ³. Je descendis dans la maison du Chinois Lin-sun. De la ville chef-lieu de Huan-pin jusqu'à I-ang, il y a 400 lis. La contrée est en général très basse, humide, coupée de marais infranchissables ; les routes sont si glissantes, qu'il est difficile de marcher ; souvent, sur une plaine de quelques lis, on ne rencontre pas une seule chaumière ; dans les bois et les marais se cachent des brigands et des voleurs. Ils offrent chez eux l'hospitalité au voyageur et l'empoisonnent avec un poison extrait de certains insectes qu'ils mêlent à la viande. Ceux qui en mangent ne survivent guère ; mais il y a une espèce de p.102 poivre appelé Fang-tsziao ⁴ qui, mêlé aux aliments, neutralise le poison.

Le 23, je me présentai au général gouverneur qui appartient à la famille du souverain et porte son nom. Le souverain n'appelle guère à

¹ Le 24 février.

² Ha-tinh.

³ Nghê-an.

⁴ Phûông-tiêu.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

ces fonctions que des membres de sa famille. Le greffier, Tchjen-de-sin, descendant d'une famille de colons, était notre interprète. Avant mon arrivée à la porte du palais, on y avait mis quatre soldats, le sabre à la ceinture, ce qui n'a pas lieu d'ordinaire. J'entrai au palais, je m'arrêtai, je répondis à quelques questions et je sortis. Les présidents des chambres étaient absents pour quelque affaire ; mais le curateur de l'Instruction publique, Tchen-hai-tin, et l'étudiant Hu-bao-tin me visitèrent et écrivirent chez moi des *duï tszy* (distiques qu'on pend au mur). L'étudiant Hu a de fort belles dispositions ; dans ses vers, la pensée est fine et profonde. Au coucher du soleil, nous allumâmes une lumière et nous prolongeâmes jusqu'au chant du coq nos divertissements littéraires.

Le 22, vint chez moi le fonctionnaire chargé de m'escorter. Il me demanda quand je voulais partir.

— À l'instant même,

répondis-je. Les Chinois de Fu-tsziang et de Canton, qui vivaient dans cette ville, firent une collecte entre eux et m'offrirent trois chapelets d'argent. Ils m'accompagnèrent en foule à la sortie de l'hôtel. Nous franchîmes environ 10 lis ; une pluie survint, mais une pluie calme et fine qui ne nous inquiéta guère. Dans les bois, en beaucoup d'endroits, des paons étaient assis par troupeaux ^{p.103} entiers ; leurs plumes brillant des couleurs de l'or et de l'arc-en-ciel charmaient les yeux. Leurs longues queues étaient tellement alourdies par la pluie qu'ils ne pouvaient les soulever. Quand on approche de la ville de Tsin-hua ¹, on voit s'élever de hautes montagnes. Leurs rochers, tantôt à pic, tantôt en pente douce, tantôt se dressent vers le ciel en pyramides, tantôt s'écartent et laissent entre eux des abîmes sans fond. À voir cette gigantesque production de la nature, on croirait que ce sont les bons esprits ou les démons qui ont eux-mêmes brisé, taillé ces rochers, pour donner à ces montagnes une forme sauvage et monstrueuse. Sur les rochers perchent des paons et des faisans blancs, et dans les gorges

¹ Thanh-hoa.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

croissent des canneliers bien plus parfumés que ceux de Dun-tzin ¹ (Ton-king).

Le 26 (1^{er} mars), nous arrivâmes dans la ville chef-lieu de Tsin-hua-fu ², à 240 lis de I-an-fu ³, et nous descendîmes chez le Chinois Tchen-ieng. Le lendemain, je me présentai au gouverneur général Iuang ⁴. Dans ce gouvernement, la famille des Iuang est très nombreuse ; elle est fort riche et possède une influence considérable. Aussi on appelle généralement aux fonctions de gouverneur général des membres de cette famille. Le gouverneur m'invita au palais et me pria d'écrire des vers pour les coller aux colonnes. Il en fut très satisfait ; il appela ses enfants ^{p.104} et me présenta à eux. Son fils aîné joue très bien de la guitare et fait partie de la garde du corps du souverain (Fu-veï-huang ⁵). Ensuite, je me présentai au président de la chambre des Finances, Iuang-jo-chang ; son grand-oncle était, il y a peu de temps, président de la chambre des Cérémonies : il mourut dans ces fonctions. Le président, en signe de sa bienveillance, me fit cadeau d'un lan d'argent et de bon thé ; puis il envoya à He-neï ⁶ l'ordre que l'interprète et le maître de l'auberge réunissent pour moi dix lans d'argent. Pour toutes ses bontés, je lui écrivis des vers de remerciement.

Le 28, l'instituteur Vyn-i-tsiang m'invita à venir visiter son école. Sa famille me reçut avec beaucoup d'affabilité et de cordialité. L'instituteur, tout en déplorant que son salaire fût très modeste, m'offrit deux chapelets d'argent, et ses voisins firent une collecte pour m'en offrir trois ; je les remerciai de leur obligeance et ne reçus point les présents. Quand le soleil descendit sur l'horizon, je pris congé des dignitaires et continuai ma route.

¹ Đông-kinh.

² Thanh-hoa-phu.

³ Nghê-an-phu.

⁴ Nguyễn.

⁵ Phú-vê-hoàng.

⁶ Hà-nôi.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Le 29, nous arrivâmes dans la ville chef-lieu de Nin-pin ¹ (dans la langue vulgaire, Pin-tchuan ²) et je descendis chez le Chinois Tszu-siang, de Canton. La ville de Nin-pin est à 160 lis de Tsin-hua ; dans cet intervalle s'étendent des montagnes rocheuses, des plateaux très hauts et très irréguliers. On y rencontre beaucoup de grottes et des gorges d'une immense profondeur. La ^{p.105} grande montagne de Feï-fyn est considérée comme le rempart de la ville ; une autre montagne, plus petite, à l'intérieur, sert de lieu de sacrifices. Toutes deux sont célèbres, depuis l'antiquité, par leurs vues pittoresques et l'agrément des environs. Ces montagnes sont très dignes d'être vues ; beaucoup de poètes les ont chantées autrefois.

Le 1^{er} de la deuxième lune (5 mars), je me présentai au gouverneur Iuang : la famille des Iuang ³ est ici aussi nombreuse et riche ; c'est toujours un de ses membres qui est nommé gouverneur. Je rencontrai le gouverneur au moment où il venait de passer une revue. Il m'invita à dîner et ordonna à ses inférieurs de me divertir. Nous nous portâmes des santés et passâmes le temps fort agréablement à improviser des vers. Quand je me retirai, le gouverneur me fit cadeau d'une branche de palmier arec et de cinq chapelets d'argent. Ce jour-là, après avoir parcouru 40 lis, nous séjournâmes dans la ville de Li-jeng-fu.

Le 2, le gouverneur de la province Li-tszin-su m'invita à un festin ; je me contentai d'accepter un verre de vin et refusai. En ce pays, on fait les bouteilles et les verres avec des citrouilles desséchées.

Le 15, nous passâmes la nuit dans la ville provinciale de Tchan-sing-fu ; nous avons parcouru, depuis Li-jeng-fu, 240 lis. Le 16, j'appris qu'on ne pouvait voir le chef de la province et je continuai ma route. À partir de là, en montant vers le nord, le terrain est très fertile. Les plaines sont vastes et fort riches ; on remarque dans le ^{p.106} peuple non seulement l'aisance, mais la richesse. Plus on avance vers le nord, plus

¹ Ninh-bìn-trân.

² Bình-thuân.

³ Nguyễn.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

les maisons et les édifices sont confortables. Au bout de 60 lis, nous atteignîmes la ville chef-lieu de He-peï ¹, qui était autrefois la capitale orientale (Dun-tszin ou Tun-kin) et s'appelait Chen-lun. Nous nous arrêtâmes dans le faubourg, au temple ; j'y passai la nuit, et le lendemain je me transportai chez mon compatriote Tzing-myng, originaire de Tsen-tiang.

Le 8 ², j'envoyai une carte de visite au gouverneur de la ville et me rendis ensuite chez lui. À mon arrivée, le gouverneur sortit à ma rencontre, me prit la main et dit :

— Pouvais-je espérer que j'aurais aujourd'hui le plaisir de recevoir chez moi un lettré du Céleste Empire !

Nous nous assîmes et notre conversation fut si intéressante, que nous ne remarquâmes point comme le temps avait passé de huit heures du matin à midi. De chez le gouverneur, je me rendis chez le président de la chambre des Finances, Tchen-vyng-tchjun. En la douzième année du règne de Dao-huan, il était allé à Amoï et avait reçu pour cette mission le titre de conseiller de l'empereur. Ici on remarque déjà l'influence de la Chine ! Dans le palais, il y avait de petites tables, et des nattes neuves, propres et jolies. Le président était vêtu d'un très beau drap et avait des chaussures aux pieds. Il m'accueillit d'une manière fort affable ; il m'invita à prendre le thé et me l'offrit toujours de ses propres mains. Il m'interrogea sur ^{p.107} les villes de Fu-tchjou et d'Amoï, me demanda des détails sur la vie et la santé de fonctionnaires et d'habitants de ces deux villes qu'il avait connus autrefois ; il insista beaucoup pour me faire rester quelques jours ; je lui répondis que c'était impossible. Il m'offrit alors dix lans d'argent, que j'eus beaucoup de peine à refuser.

Le 9, trois savants, Tchen-ju-tcheng, Tchen-hoï-huan et Huan-bi-huan (tous trois de Canton et fort habiles versificateurs), vinrent me rendre visite. J'appris d'eux que la ville de He-peï était large, bien

¹ Hà-nôi (Ke-chò).

² Le 12 mars.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

peuplée et très riche. Les fortifications de la ville sont belles et solides, les marchés sont encombrés de marchandises ; les faubourgs sont bien bâtis et très habités. Cette ville peut être considérée comme le principal dépôt de pierreries et d'objets précieux de tout l'empire. Mes hôtes me dirent que, dans la ville et les environs, il y a beaucoup d'antiquités remarquables, qui valent la peine d'être vues, même en passant. Ils m'invitèrent à faire un tour avec eux par la ville.

Dans notre promenade, nous examinâmes d'abord le palais de la dynastie antérieure des Li ¹ ; il a des toits peints et des corniches sculptées. Dans la verdure des jardins émergent des pavillons à nombreux étages et des galeries couvertes. Puis nous allâmes visiter le quartier des commerçants ; là, les pièces de monnaie, en forme de couteau, sont entassées en quantités telles que je n'en ai jamais vu. En passant sur la rive gauche de la rivière Er-he-tszian ², nous vîmes l'endroit où descendent les p.108 ambassadeurs chinois ; d'énormes écussons de pierre l'ornent et des obélisques se dressent comme des montagnes. Puis nous visitâmes l'hôtellerie où logent les étrangers et un temple élevé en l'honneur de deux jeunes filles. Sous le règne de la dynastie orientale des Hang, au milieu du règne de Huan-Vu ³, deux jeunes filles, Tchjen-tsze et Tchjen-er ⁴, soulevèrent une révolte, qui fut étouffée par le chef chinois Ma-tszie ⁵ ; les jeunes filles, auteurs de la révolte, se noyèrent dans la rivière Ioe-de-tszian ; leurs corps, flottant contre le courant du fleuve, arrivèrent au Fu-lian-tszian (ainsi s'appelait autrefois la rivière Er-he-tszian), et les habitants du pays construisirent un temple en leur honneur. En revenant de la promenade, je passai la nuit chez Iu-tchen ; avec cet hôte spirituel, nous causâmes des temps anciens ; nous nous réjouîmes pour nos aïeux en nous rappelant leurs bonheurs, nous nous affligeâmes de leurs malheurs. Notre conversation était si intéressante, que nous ne remarquâmes point comme la nuit

¹ Lê.

² Sông-ca.

³ 41 après J.-C.

⁴ Trưng-trăc, Trưng-nhì.

⁵ Mã-viên.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

s'écoulait. Nous mîmes nos conversations en vers sur le papier. Les souvenirs de cette période de mon voyage me sont chers et resteront ineffaçables dans ma mémoire. Le lendemain, je me levai tard. Le propriétaire de l'hôtel, He-i-sin, deux interprètes, Tchen-tchjeng-tszï et Tchen-hen-kuan (de la ville chinoise de Tchao-tchjou), et quelques compatriotes m'envoyèrent dix lans d'argent pour couvrir mes frais de voyage, et un aubergiste, originaire de Fu-tszïang, ^{p.109} Tchjeng-lin, et ses amis m'envoyèrent cinquante chapelets de monnaie. Je les remerciai tous et de tout ; mais je refusai l'argent. Je n'acceptai qu'une caisse de médicaments envoyée par mes compatriotes Ian-van-tszï, Tchen-tszï, Hu-hun et Tszen-tiang. Quand je quittai la ville, ceux de mes compatriotes qui logent dans le faubourg m'offrirent une collation dans la rue ; je les remerciai tous en vers.

Le 11, j'allai dire adieu aux présidents. Ils voulaient me faire accompagner comme un haut fonctionnaire et m'avaient attribué une escorte de cinquante soldats ; je réfléchis que cela coûterait beaucoup d'argent au gouvernement et je les priai de me laisser mon escorte ordinaire. Après midi, nous traversâmes la ville provinciale de Tsy-chang, dont le chef était absent. Le soir, nous arrivâmes dans la ville chef-lieu de Beï-nin ¹ ; nous avons fait, depuis He-neï, 130 lis.

Le 12, je me présentai au gouverneur Iuan (parent de l'empereur). Après les saluts et les compliments d'usage, il me fit cadeau d'une hin (1 livre et quart) de thé aromatique.

Le 13 ², je passai la nuit dans la ville provinciale de Lian-tszïan-fu ³ ; je fus chez le gouverneur de la province, Li-tchjen, et chez l'adjoint du chef du district, Fan-hen ; chez tous deux, on servit une collation, durant laquelle nous nous divertîmes à improviser des vers.

Le 14, nous arrivâmes au poste militaire de ^{p.110} Tsin-in-chung, près duquel, sur la frontière du district de Vyng-tszïang, se trouve le lac de

¹ Bắc-ninh-trân.

² Le 17 mars.

³ Lùòng-tiên-phu.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Hou-lou-haï, d'où l'on tire beaucoup de cinabre. Le 15, nous passâmes la nuit au poste de Huan-lang, après avoir dépassé sept autres postes, où l'on trouve des soldats et des fonctionnaires militaires.

Le 16, après 13 lis, nous arrivâmes à la barrière appelée Hui-myng-huang ¹ (porte du Diable). Une tradition populaire affirme que, s'il entre dix hommes dans cette forteresse, à peine en sortira-t-il un vivant. Le peuple croit encore aujourd'hui qu'il y a là un marché où les mauvais esprits se rassemblent chaque jour, l'après-midi, pour exercer leur commerce ; l'homme qui les dérange est aussitôt frappé de maladie. J'essayai de me reposer un instant sous les murs de la forteresse, mais tout mon corps fut saisi d'un tremblement ; mes cheveux se dressèrent sur ma tête ; je me hâtai de me lever. À côté de la forteresse se trouve un temple en l'honneur du guerrier Fu-bo, célèbre par ses miracles. Tous les fonctionnaires qui passent près de ce temple y entrent, pour y faire brûler des parfums. Devant le temple croît l'herbe i-i dont se nourrissait le guerrier Ma-ioang (c'est un autre nom de Fu-bo). Cette herbe neutralise les miasmes de l'air et le poison des eaux. Les habitants du pays l'appellent l'Herbe de la vie et de la santé. J'en arrachai tout un sac. Au sud-est du temple, à 2 lis environ tout au plus, on rencontre une montagne rocheuse, sur laquelle s'élève une colonne de bronze. Une colonne du même genre se trouve ^{p.111} dans le gouvernement de Canton, dans le district de Tsin-tchjou, sur la montagne de Fyn-mao. Elle m'a paru haute de 10 pieds et épaisse de plus de 10 brasses ; de loin, sa couleur ressemble à celle de la pierre ; elle est couverte de fientes d'oiseaux ; les habitants racontent qu'on voit souvent se percher sur elle des oiseaux extraordinaires.

Le soir, je m'arrêtai à la cinquième batterie. Au temps jadis, le gouverneur de Lian-tchjou, pour atteindre les brigands des montagnes occidentales, établit, entre la montagne de Lian-chang et la capitale orientale Lun-tszin ², dix-huit batteries ; on pouvait apercevoir ces

¹ Qui-minh-quân.

² Lang-sòn.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

batteries l'une de l'autre. Aujourd'hui on n'a conservé que les noms de la troisième et de la cinquième batterie.

Le 17, nous atteignîmes la ville de Lian-chang ¹, à 300 lis de Beï-nin-fu. Toute cette région est couverte de hauteurs désolées, coupées parfois de sentiers silencieux. Partout s'entrelacent dans les buissons épineux des herbes sauvages qui atteignent plus de 10 pieds de hauteur. Dans toutes ces régions, tantôt des rochers escarpés, tantôt de sombres ravins, barrent la route. On ne rencontre nulle trace de l'homme ; seuls des brigands dangereux se cachent en ces régions. Entre les rochers, dans les ravins, se rassemblent des vapeurs empoisonnées qui ne se dissipent pas de la journée. Malgré le printemps, les arbres dans les montagnes sont jaunes et desséchés ; les pierres sont couvertes de rouille et de moisissure. D'ailleurs, sur les rivages de la rivière qui coule en cet endroit, la végétation est riche. Dans la ^{p.112} rivière se baignent des troupeaux de paons ; sur les sentiers par où ces oiseaux arrivent, les arbres forment une ombre telle, que pas un rayon de soleil ne pénètre jusqu'à la terre. Un grand nombre de serpents et de scorpions remplissent l'air de miasmes violents et empoisonnés, qui pénètrent jusque dans l'eau de la rivière et l'infectent. Les voyageurs qui traversent cette région se munissent en général de millet grillé et d'autres aliments ; ils boivent l'eau de la rivière, mais avec les plus grandes précautions. Ils y font bouillir comme antidote l'herbe i-i et boivent cette infusion comme du thé ; pour les étrangers, cette précaution est encore plus nécessaire.

En approchant de la ville de Len-chang, l'horizon est borné par une infinité de cimes âpres et aiguës, qui ressemblent de loin à des milliers de points noirs. Là s'étend la chaîne des monts Pang-che-lin, qui se développe comme un serpent sur une étendue de plus de 20 lis. La route qui la traverse est très pénible ; tantôt il faut gravir les cimes, tantôt faire des détours fatigants. Vers le milieu de la montagne, je rencontraï un vieux voyageur. C'était Vu-hoï, gradué pour les fonctions

¹ Lang-sòn, ou Lăng-băc-trân.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

de gouverneur de district ; il allait à la ville de Hao-pin-fu ¹ et portait avec lui une cruche d'excellent vin. Il faisait 2 ou 3 lis et s'asseyait pour se reposer ; il m'invita à me reposer et à me rafraîchir. Dans ces haltes, nous nous mîmes à improviser des vers ; ils nous firent oublier notre fatigue. Après avoir dépassé la montagne, je pris congé de ce vieillard éclairé.

p.113 Il était déjà tard dans l'après-midi quand nous arrivâmes dans la ville de Lian-chang ; je me rendis sur-le-champ chez le gouverneur, Tchen-vyng-siung. Dans la douzième année du règne de Dao-huan, il alla à Amoï avec Tchen-vyng-tchjun, chargé d'une mission de l'empereur. Il reçut à son retour le titre de conseiller d'État.

À mon entrée dans le palais, tous les employés furent très effrayés. Ils me prenaient pour un haut fonctionnaire (dans l'empire d'Annam, on ne connaît pas le grade de Lin-chen, ou étudiant boursier). Le gouverneur leur expliqua mon grade et ajouta que, dans le Céleste Empire, les lettrés, même des grades inférieurs, sont très savants et très intelligents ; il leur fit comprendre qu'ils ne devaient pas me regarder comme un personnage de peu d'importance.

Le gouverneur était de haute taille et il avait une barbe magnifique et touffue ; malgré ses cheveux tout à fait blancs, il était frais comme un jeune homme ; sa démarche majestueuse, ses grandes manières, le faisaient ressembler à un saint. Il sait accomplir toutes les délicatesses de l'étiquette chinoise. Il avait été à Amoï et y avait connu le procureur Tchjou-iung-hao ; ayant appris qu'il avait été mon maître, il devint encore plus gracieux pour moi et me traita comme son égal. On me donna pour demeure le meilleur hôtel de la ville orientale ; on y apporta du palais du gouverneur un lit et tout ce qui était nécessaire ; chaque jour, on m'invitait à la table du gouverneur ou on m'apportait à dîner de sa part. Cependant, on envoyait dans le gouvernement de Huan-si, en Chine, p.114 prier le chef du district de Tai-pin-fu ² de faire

¹ Cao-băng-trân.

² Thai-phing.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

savoir à quel moment je devais passer la barrière de la frontière. D'après les lois de l'empire, les Chinois qui reviennent de l'Annam s'arrêtent à la frontière. Le gouverneur envoie informer le chef chinois de Tai-pin-fu ; celui-ci fixe le moment où les voyageurs doivent se présenter à la frontière et les reçoit lui-même.

Le 20, le gouverneur, devinant que je m'ennuyais, m'apporta un livre et dit :

— Il y a trois ans, les gouvernements de Lian-chang et de Hao-pin entreprirent une insurrection qui n'a été comprimée que l'année dernière ; c'est pourquoi les environs de la ville sont devenus déserts et tristes : on vient seulement de rétablir un peu d'ordre à la hâte. Il n'y a ici ni montagnes, ni rivières, ni autres objets dignes d'attention. Il n'y a qu'une ou deux montagnes dont je puis vous recommander les grottes comme but d'excursion paisible et solitaire, si vous aimez la promenade, les ruisseaux et la solitude dans les montagnes.

Et il m'assigna pour escorte un fonctionnaire de la huitième classe, Duang-vyng-tchjun, et deux anciens, d'origine chinoise.

Après être sortis par le côté est de la ville, nous vîmes au nord-est une montagne rocheuse, isolée, appelée Feï-laï-chang. Une tradition populaire raconte que le capitaine Ma-ioang avait commencé ici à bâtir une ville ; à peine en eut-il jeté les fondements que, pendant la nuit, une montagne apparut à la place de la ville. Obligé de transporter la ville sur le rivage méridional, Ma-ioang ^{p.115} décocha une flèche contre la montagne et perça le sommet. En effet, au sommet de la montagne, il y a une ouverture qui semble justifier la tradition. Au-delà de la rivière, à 2 lis environ, il y a une montagne de pierre dont les quatre sommets forment une enceinte fermée, et, plus loin, une autre montagne dont les pierres, par leur forme, semblent pétries dans la pâte. Au bas de cette montagne, il y a une grotte appelée Err-tsin-dun. L'entrée de la grotte est fermée par un mur de pierre, où l'on a ménagé trois ouvertures. Dans la quarante et unième année du règne de Tszin-sin, le gouverneur de la province de Lian-chang, Vu, ouvrit cette

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

grotte ; on y trouva, gravées par la nature sur la pierre, ces trois lettres : Err-na-tsin ; c'est pourquoi la grotte s'appelle Err-tsin.

Nous entrâmes dans la grotte d'environ 20 pas et nous arrivâmes dans une salle creusée par la nature elle-même et ayant environ 20 pas carrés. Les murs de cette salle sont couverts de stalactites, diversement taillées et très blanches. Au milieu de cette salle s'élève un trône de pierre, semblable à une fleur de nénuphar non encore épanouie ; sur le trône est assise une statue de Confucius. Sur les côtés se dressent de petits piédestaux : sur le piédestal gauche est la statue du Bouddha Chak-ia-muni ; sur le droit, celle du sage Lao-tseu.

Le plafond de la salle est orné de stalactites, dans lesquelles la nature s'est plu à des jeux divers ; elles représentent des mamelles, des cloches, des tambours, des têtes humaines, grandes et petites : tout cela ressemble extraordinairement aux modèles naturels. En gravissant ^{p.116} des escaliers tortueux et inégaux, nous atteignons le sommet de la grotte, où l'on finit par trouver une ouverture donnant sur le côté septentrional de la montagne.

En quittant cette grotte, nous fîmes quelques pas à droite ; nous passâmes un pont de bois ; après ce pont, nous vîmes encore une grotte ; elle était large d'en bas et se rétrécissait par en haut, comme une cloche suspendue. Dans cette grotte gisent deux morceaux de pierre, sur chacun desquels peuvent s'asseoir quelques dizaines d'hommes ; dans la grotte coule un ruisseau sinueux ; dans les grands froids règne ici une fraîcheur vivifiante ; les voûtes de la grotte sont égayées par le murmure mélodieux du ruisseau. Il était midi quand, après avoir suivi le bas de la montagne pendant 2 lis, nous arrivâmes à la troisième grotte (san-trin-dun). Elle est deux fois plus grande que la seconde, mais elle lui cède en profondeur et en variété. Du reste, elle renferme beaucoup d'images des divers esprits, des saints bouddhiques, peintes de couleurs éclatantes, et brillantes comme l'or, la perle et les pierres. Le plafond a aussi beaucoup de stalactites ; d'une source invisible découlent sans cesse des gouttes d'eau qui, d'après les lois mystérieuses de la nature, se groupent et forment des

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

pierres des aspects les plus bizarres. Devant l'entrée de la grotte s'élève un pic nommé Van-fu-Chang. Il était plus de midi ; nous reprîmes l'ancienne route et retournâmes à la ville.

L'après-midi, nous allâmes visiter des grottes situées à l'est de la ville. Il n'y a pas de documents écrits qui expliquent le temps de la découverte de ces grottes. La route qui suit la montagne est fort difficile ; il nous fallut ^{p.117} nous cramponner à des herbes, nous appuyer à des pierres pour nous élever jusqu'à la moitié de la montagne, à l'entrée de la grotte. Des rochers suspendus en l'air, sans appui, semblent prêts à s'écrouler. À l'entrée sur un rocher sont gravés les caractères : Chi-fo-hu-tszï : ce sont des restes d'un Fo (Bouddha) en pierre. En nous courbant très fort, nous entrâmes dans la grotte qui s'étend très loin. Dans cette grotte on trouve une statue du saint bouddhiste Huan-ing-poussa. Elle est l'œuvre de la nature. Ses contours, le visage, les mains, les yeux, tout est comme vivant. En la regardant, toutes les petites misères, toutes les misères de l'âme disparaissent ; le cœur se remplit d'une paisible vénération. Au-delà de la statue, à quelques pas, la grotte se rétrécit et monte jusqu'au sommet de la montagne ; il est très difficile d'aller dans cette partie. À gauche de la statue, il y a un renforcement ; au bout de dix pas, on y trouve une ouverture qui laisse pénétrer les rayons du soleil. Mes guides me dirent qu'il y avait encore plus loin une autre grotte très remarquable ; malheureusement, il était tard ; le soleil se couchait et j'étais à bout de forces. Du reste, ces grottes que j'ai visitées étaient fort curieuses ; même au-delà de la mer, elles sont considérées comme une merveille de la nature.

Le 24, le gouverneur avec tous ses fonctionnaires et les savants en grand costume, ayant en main des tablettes à écrire, accomplit un sacrifice dans le temple de Confucius. Dans ce temple, il n'y a pas de vases pour les sacrifices ; on ne fait pas de pantomimes en musique ; l'orchestre est très pauvre. On se contente de jouer de la ^{p.118} guitare et de la flûte, de battre le tambour, de sonner les cloches. Après du temple, les soldats armés de lances étaient rangés sur deux lignes ; au-

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

delà des portes, aussi sur deux rangs, mais en cercle, se tenaient les soldats qui allumaient le feu de Bengale représentant des dragons de feu. Après la fin du sacrifice, un fonctionnaire m'apporta une portion de la chair sacrifiée.

Le 27, je reçus une réponse du gouverneur de Tai-pin-fu qui m'invitait à me présenter à la barrière de la frontière le 5^e jour de la 3^e lune (8 avril). Le gouverneur ayant appris qu'il était temps de me mettre en route donna en mon honneur un grand banquet à l'hôtel ; il y invita Tchju-fu (chef de la province), Den-hoï-chy et cinq autres fonctionnaires. La bonne chère nous mit tous de bonne humeur ; Den proposa alors de nous divertir en composant des duï-tsi (petites pièces de vers), et la coupe en os d'hippopotame et la coupe de pénitence recommencèrent à circuler. M. Den but, fit de fort jolis vers et, dans une conversation folâtre, exprima des pensées profondes.

Notre conversation fut très joyeuse durant toute la journée.

Le 29, j'allai chez le gouverneur le remercier de tout ce qu'il avait fait pour moi et lui annoncer que je partais le lendemain. Il déplora mon départ et m'offrit 10 lans d'argent et des médicaments ; je refusai l'argent et je remerciai en vers pour les médicaments.

Le 30, je pris congé de tout le monde.

On m'avait assigné pour escorte quatre officiers et vingt soldats. Le gouverneur avec ses fonctionnaires m'accompagna hors de la ville ; il me pria de présenter, en ^{p.119} arrivant à Amoï, ses hommages au procureur Tchjour-iung-hao, de l'assurer de son affection et de son bon souvenir, de lui dire que s'il ne lui écrivait pas, c'était uniquement parce que les lois de l'État s'y opposaient. Puis cet excellent dignitaire essuya une larme et me dit adieu. Après avoir passé la rivière, nous traversâmes le marché de Tsoï-moï-pu, auquel ont le droit de se rendre les négociants des gouvernements chinois de Huan-Dun et Hua-si ; après 35 lis nous atteignîmes la ville de Vying-ioan-tchjou.

Le 1^{er} de la 3^e lune (4 avril), le gouverneur du district, Inang-tao, nous invita à un dîner ; le soir du même jour, un de mes compagnons

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

de route organisa un festin. Le lendemain, le greffier du district, Tchjan-tchun-li, et l'étudiant Nun-myn-stioï, tous deux originaires du gouvernement de Huan-si, vinrent me trouver avec des vers. Le même jour, le chef de la province, Den, m'envoya par un exprès des vers et deux chapelets d'argent. Le greffier, ayant appris cela, me fit le même cadeau. Je les remerciai tous deux en vers.

Le 5 au matin, nous partîmes de Vyng-ioang-tchjou. Notre route nous conduisit par de petits sentiers tournant dans la montagne. Silence, isolement ! Nulle part, on ne voit trace de l'homme ; on n'entend ni le chant du coq, ni l'abolement des chiens. Après 45 lis, nous atteignîmes le poste de Io-aï ou Nang-huang ¹. Ce poste est situé dans le gouvernement chinois de Huan-si, district de Tai-pin-fu ; il est commandé par un ba-tszun p.120 (commandant). Les Annamites appellent cette barrière Io-tszung-aï. En ce jour le collège des procureurs de Tzo-tsziang, l'autorité du district de Min-tsziang et du cercle de Nin-ming envoyèrent des gens à la barrière de Nang-huang pour me recevoir. Je remerciai les Annamites de mon escorte et je continuai ma route vers le nord, avec de nouveaux guides, mes compatriotes.

Ainsi, après de longs voyages, je revenais enfin d'un pays étranger dans ma terre natale. Je m'en réjouis, mais je garde profondément gravées dans ma mémoire l'affection et la bonté des fonctionnaires annamites, l'hospitalité et la bonhomie des habitants de l'Annam ; quand je me les rappelle, mes larmes coulent malgré moi et leur payent un tribut de reconnaissance.

Après avoir quitté la barrière, on trouve peu de villages ; la route est inégale et difficile, ce sont encore les contre-forts des montagnes désolées. Après 25 lis, nous nous arrê tâmes dans un hôtel de l'État, Vyn-kou-huang, canton de Sia-chi (la Pierre inférieure). Le maître de l'hôtel nous invita à nous rafraîchir ; après quoi nous continuâmes notre route et arrivâmes dans la ville de Chan-chy-tchjou (la Pierre

¹ Nam-quân.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

supérieure). Je descendis chez le chef du cercle Bi-tchen-sia. Il est originaire de cette ville, mais il n'est pas Chinois ; car, d'après les lois, un Chinois ne peut occuper de fonctions dans la province où il est né. Le chef du cercle fournit des vivres pour moi et ma suite. Le lendemain, après m'avoir assigné une escorte d'habitants non chinois, il m'accompagna hors de la ville et le soir nous atteignîmes la ville de Nin-min-tchjou, après 70 lis de marche.

p.121 Le 7, je rencontrai le greffier du cercle Lioï-tchang-lu, originaire de Pékin. Le chef du cercle était parti au chef-lieu du gouvernement et avait laissé le soin des affaires et la garde des sceaux au greffier et à son conseiller intime Van-sung-siuang. Ils me retinrent auprès d'eux et m'offrirent une collation dans un pavillon du jardin. Le lendemain arriva le nouveau gouverneur du cercle Joï-mao-diang ; je le priai de me donner un passe-port et un sauf-conduit pour toute la route jusqu'au gouvernement de Fu-Tsziang, afin d'éviter qu'il ne se produisît des ennuis à chaque station. Je reçus ces papiers le 9 ¹, et je continuai ma route.

Après 40 lis, nous traversâmes une petite montagne surmontée d'une forteresse avec cette inscription sur la porte : FYN-MING-TSZIONG-LIN. Après avoir marché encore 4 ou 5 lis, nous passâmes la nuit au village de Van-sioï ; le 10, nous arrivâmes dans la ville provinciale de Tai-pin-fu, après avoir franchi 35 lis depuis Nin-min-tchjou. Nous nous arrê tâmes dans le faubourg septentrional de Tzing-huï-sioï. Le chef de la province était au chef-lieu et je ne le vis pas. Le 11, vu la pluie, nous ne pûmes continuer notre route ; le 12, nous nous décidâmes pourtant à partir. En quatre jours, après 310 lis, nous atteignîmes la ville provinciale de Nang-nin-fu et descendîmes dans la rue Chui-cha-tszie. Là, nous louâmes une petite barque, et le soir nous dépassâmes le chef-lieu du district de Iun-tchung-siang ; nous avons fait par eau 200 lis.

Le 19, nous traversâmes un des rapides, nombreux sur p.122 cette rivière ; on y rencontre beaucoup de rochers et le passage est des plus

¹ Le 12 avril.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

difficiles. Le soir, nous dépassâmes la ville de Hen-tchjou, chef-lieu de cercle, à 160 lis de la ville de Iun-tchung-siang.

Le 20, nous nous mîmes en route de bonne heure, et après 50 lis nous atteignîmes la petite ville de Tyn-tan-ia : on y trouve un temple au bord de la rivière. Une tradition raconte que le second prince de la dynastie des Ming, Tchen-tszu, renversé du trône par son oncle ¹, vint se cacher dans ces régions. Le 21, nous atteignîmes le poste de Tan-tou-siang et nous visitâmes le temple bâti en l'honneur du chef Fu-bo ; il est vaste et d'une architecture grandiose. Il s'appuie à la montagne, il est entouré par la rivière et ombragé par le bois qui croît au flanc de la montagne. Devant le temple, il y a une porte triomphale avec cette inscription en lettres d'or : MONUMENT DU GÉNÉRAL FU-BO.

L'esprit de Fu-bo fait encore aujourd'hui beaucoup de miracles dans ces régions. Aussi tous les voyageurs qui franchissent les rapides vont tout d'abord au temple et brûlent des parfums et des billets de banque. À midi, nous franchîmes le rapide de Tsi-tszin-chang (rapide de la Terreur). Là, l'eau se précipite avec la rapidité d'une flèche, bouillonne, tourbillonne ; il est impossible de maintenir son esquif en ligne droite. De l'eau sortent des roches aiguës comme les dents d'un tigre ; le bateau, jeté tantôt à droite, tantôt à gauche, dispute sa route à l'eau. De tous les rapides sur la rivière Neï-si, c'est le plus ^{p.123} dangereux. À 180 lis au-delà de Hen-tchjou, nous nous arrêtâmes le soir près du chef-lieu de district Hui-siang. Le 22, après avoir franchi 190 lis, nous dépassâmes la ville provinciale de Tzing-tchjou-fu, à 40 lis de laquelle on rencontre le rapide de Tszian-tziung-tan. D'énormes pierres sortent de l'eau, la rivière se divise en une foule de courants ; par suite de la résistance, la rapidité de l'eau est effrayante. Les sifflements, le bruit, les chocs assourdissent l'oreille. En passant au milieu des rochers, le bateau les heurte souvent. Au bout du rapide se trouve une voûte de pierre appelée Tchjan-kou (la Large Gueule), en forme de corbeille ; à la moindre défaillance du pilote l'esquif tombe sous cette voûte et périt.

¹ 1403.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Le 24, après 166 lis, depuis Pin-nang-siang, nous dépassâmes le chef-lieu de district Ten-siang ; le 25 au matin, nous atteignîmes le rapide de Si-ma (bain des Chevaux). C'est le dernier des rapides. Le soir, à 120 lis de Ten-siang, nous dépassâmes la ville provinciale de Vu-tchjou-fu. Le 26, après 60 lis, nous arrivâmes au chef-lieu de district Fyn-tchuang-siang et nous entrâmes dans le gouvernement de Huan-dun ; après 100 lis, le soir, nous nous arrêtâmes dans la ville de Tsin-tchjou, chef-lieu de cercle.

Le 27, après 180 lis, nous dépassâmes la ville provinciale de Tchjao-tsin-fu. Auprès du rivage, on voit la tour de Joe-tsziang-lou, et plus loin, près de la barrière de Lun-myng (les portes du Dragon), la montagne de Van-fu-chang. La nuit, à 130 lis de Tchjao-tsin-fu, nous passâmes devant le chef-lieu de district Sang-chuï-siang. Le 28, après avoir passé 100 lis, nous atteignîmes la ^{p.124} petite ville de Fo-chang-tchjen, dont les environs sont très pittoresques et les habitants très riches. Les négociants indigènes et étrangers font ici un très grand commerce ; le marché de cette ville est le premier après celui de Canton. Trois jours auparavant, l'eau des montagnes occidentales avait envahi la ville et l'inondait encore ; beaucoup de maisons étaient plongées dans 3 ou 4 pieds d'eau. Je pris une barque et je traversai une place ; il me sembla que je traversais une vallée remplie de millions de fleurs. Là tout attire l'attention et l'œil est fatigué de voir tant de belles et riches marchandises. Après 70 lis, nous atteignîmes Canton.

De Nang-nin-fu à Canton, par la voie d'eau, on compte plus de 1.700 lis ; on suit toujours le cours de l'eau. Les soixante-huit rapides que nous avons franchis se trouvent tous dans le gouvernement de Huan-si.

Au début, sur les bords de la rivière, on rencontre de hautes montagnes couvertes de maigres forêts. On rencontre rarement des gazons verts ou les ombres épaisses des bois. Les brouillards ou les pluies durent plusieurs jours de suite ; à ces moments-là, montagnes et cités sont également désertes ; les marchés restent silencieux sous le brouillard et les nuages ; ce n'est qu'à Nang-nin-fu et Vu-tchjou qu'ils

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

gardent une certaine activité. Après avoir dépassé Tchjao-tchjou, tout à coup les montagnes et les eaux prennent un aspect joyeux ; tout est éclatant de fraîcheur, tout est plein de vie ; la richesse s'entasse sur les marchés. Partout on ne voit que des marchandises des plus belles sortes. Heureux pays, en vérité.

p.125 Le 29 ¹, je vis le commissaire de la gabelle Tchjen-kaï-si ; en apprenant que nous étions compatriotes, il devint très aimable pour moi ; mais, pendant toute notre conversation, il ne me demanda rien de mon voyage. Le 1^{er} de la 4^e lune ², en me promenant dans la rue In-sian-tszé-ni, je cherchais mon ami Lin-bo-liao, je rencontrai mon compatriote Du-huan-tszé. Ses amis Tchen-tian-io et Tsai-tszé m'invitèrent à visiter la ville avec eux. Nous allâmes d'abord dans le temple de Vu-ian-tszy (les Cinq Agneaux). Une tradition raconte que, lors de la fondation de Canton, apparurent cinq vieillards qui se changèrent en agneaux et disparurent tout à coup. Ils furent proclamés saints. On donna à la ville le nom de Vu-ian-tchen (c'est ainsi que Canton s'appelait autrefois) et on bâtit un temple en leur honneur. Puis nous allâmes sur la montagne très haute de Huan-in-chang, montagne considérée comme le palladium de la ville ; au sommet de cette montagne est le temple de Kuang-ing-si. De la façade du temple, on voit le panorama de la ville ; les édifices sont disposés régulièrement comme des écailles de poisson. Tours, temples, pavillons, obélisques, magasins, l'œil embrasse tout à la fois. La ville est entourée de montagnes, parmi lesquelles coulent beaucoup de ruisseaux et de petites rivières. Aux environs sont disposés des bosquets isolés et, dans le lointain, la teinte foncée des forêts se confond avec la brume des nuages. Vers la mer se profilent, l'une après l'autre, trois tours. On voit même très bien la montagne de Sian-chang et le golfe ^{p.126} d'Ao-myng (Macao). La réunion des eaux et des montagnes dans un même paysage constitue un admirable spectacle.

¹ Le 2 mai.

² Le 3 mai.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Après avoir prié dans le temple, nous sortîmes vers l'Orient : nous dépassâmes la tour à deux étages, haute de 200 pieds et nous allâmes dans le temple de Tchen-hun-tsy. De là, nous allâmes à Ing-fyn-he (palais musical des Vents) ; nous visitâmes le Tsiun-ioï-chang-fan (musée des Mines), et en revenant nous entrâmes dans le Pyn-laï-hun. Dans tous ces endroits les fonctionnaires, les savants et les gens riches se rassemblent pour des promenades et des fêtes. Là tout est luxueux ; les fenêtres sont claires ; les corniches et les encadrements sculptés et peints ; dans les pavillons des jardins recouverts de fleurs et de verdure règne une fraîcheur vivifiante. On se croirait dans le séjour des cieux ; l'âme, enchantée, semble prête à quitter le monde.

Avant le soir, j'allai visiter le quartier du commerce : j'y vis de l'or, des pierres précieuses et des tissus précieux de toutes les couleurs. Les marchandises étrangères et les objets précieux étaient entassés par montagnes. Au coucher du soleil, nous allâmes visiter l'avant-poste méridional Fu-sioï-tcheng. Les sons des flûtes et des instruments résonnaient sur l'eau, les bâtiments étaient remplis de chanteurs et de comédiens ; sur toute la rivière se reflétaient les feux des lanternes. Les gens riches de toutes les conditions s'entassaient sur les vaisseaux appelés mu-lang-tchjou. Le lendemain, je traversai la rivière et je visitai le temple de Hai-tchjuan-sy, près duquel se trouve le village de Cha-ioang-tsung, célèbre par ^{p.127} ses jasmins ; quand on entre dans ce village, il semble que l'on entre dans l'empire des parfums. En revenant, je vis recueil de Haï-tchju-chy, qui se dresse menaçant au milieu des flots. Il était midi ; les rayons du soleil brûlaient comme du feu ; mais tout à coup vint à passer sur la rivière un vent léger, qui glissait sur le visage et enflait les vêtements. La chaleur et le froid alternaient brusquement. Je soupirai en pensant : « L'homme poursuit d'un œil avide infatigable les plaisirs de la vie ; mais en un moment, il a cessé d'exister et il n'est plus lui-même qu'un objet de souvenir. Aussi, quoique je sois bien ici, je ne dois pas m'oublier au point de ne plus songer au retour. »

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Plein de ces pensées, je pris par la main mes compagnons et me hâtai de retourner au logis. À mon retour, je fixai à l'instant même le moment de mon départ.

Le 4, Du-huan-tszï me prêta 20 lans d'argent et loua pour moi une place sur le bateau du marchand Chy-tszïong, à condition de me déposer sur le rivage au port de Lao-lun. Je remerciai tout le monde, fis mes adieux et quittai Canton.

Le 7, après avoir parcouru 310 lis, nous traversâmes la ville chef-lieu de district de Bo-lo-siang et nous vîmes la montagne de Lo-fo. Un dicton populaire dit :

« Quand on navigue vers le Nord et qu'on découvre la montagne de Lo-fo, on approche de Hoï-tchou ; quand on navigue vers le Midi et qu'on perd de vue Lo-fo, on découvre Canton.

Après avoir fait 35 lis au-delà de Bo-lo-siang, nous dépassâmes le soir la ville provinciale de Hoï-tchjou-fu ; elle est divisée en deux parties : dans l'une vit le chef ^{p.128} de la garnison chinoise ; dans l'autre, le gouvernement civil. On trouve, dans la ville, d'antiques monuments comme la montagne des Sorciers, la grotte des Cigognes, le tombeau des Nuages du matin, etc. tout cela a été construit alors que la ville était gouvernée par le célèbre poète Dun-po. Au-delà de la ville, on trouve la ville de Hui-chang-siang, chef-lieu de district. Après 447 lis, nous dépassâmes, le 12, la ville de Lun-tchuang-siang. Au sud de cette ville, à 5 lis, se trouve la tour des Morts : une tradition dit qu'il y avait là un grand nombre de tombeaux ; quand on voulut élever une ville, tous les morts prirent l'alarme ; en une nuit, ils ramassèrent toutes les briques qu'il y avait chez les habitants et bâtirent une tour : par suite de quoi on alla fonder la ville dans un autre endroit. L'aspect de cette tour est affreux et terrible. Elle semble prête à tomber soudain en ruines ; mais elle ne tombe pas.

Après avoir fait encore environ 25 lis, nous arrivâmes au port de Lao-lun, après avoir parcouru, depuis Canton, plus de 800 lis en neuf jours.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

Pendant toute notre navigation, il fit très chaud et nous nous ennuyâmes beaucoup. Par bonheur, j'avais avec moi deux compagnons, Lin-hoï-chang et Din-tsziong-tcheng, qui surent nous divertir, tantôt par des plaisanteries, tantôt par des conversations sérieuses. Le dernier savait l'astronomie ; les affaires de son commerce l'avaient obligé à vivre quelques années à l'île de Luçon et il avait appris l'astronomie chez les étrangers. Pendant toute la route, il m'enseigna cette science ; il me fit cadeau d'un globe terrestre et d'un sextant. Ce nouveau procédé de compter par les ^{p.129} étoiles ressemble à celui de Hung-tiang-i, inventé par l'ancien souverain Fu-si ; mais il est encore meilleur et plus commode. J'ai rassemblé, comme j'ai pu, les renseignements sur les progrès de l'astronomie ; et, si je les ai publiés, j'espère que ceux qui les liront se rappelleront avec reconnaissance le nom de celui à qui je dois ces renseignements.

Le 13, près du port de Lao-lun, j'allai à terre. Après 30 lis par terre, j'atteignis les montagnes de Tsin-lin, et au bout de 20 lis j'entrai dans le fort de Dan-huang. Les voyageurs qui vont de Canton à Hu-tchjou, et réciproquement, doivent fatalement traverser cette forteresse. On y trouve un temple en l'honneur de Han-vyng-hun ; il a été récemment restauré par l'ancien gouverneur de Canton, Tchao-vyng-tsio. En entrant dans le temple, j'examinai la statue du saint ; il semble vivant, on dirait qu'il va remuer. Après avoir accompli les rites d'adoration et visité tout l'édifice, je continuai ma route ; au bout de 10 lis, j'atteignis les montagnes de Tsi-lin. Avant le coucher du soleil, je louai à Tsin-lin une barque, et, naviguant nuit et jour, j'arrivai, le 15, à Sang-he-ba (le Confluent des trois canaux), après avoir parcouru 350 lis. Là, la route fluviale se divise en trois branches ; l'une va vers La-pu, l'autre vers Tchao-tchjou, la troisième vers Tsi-lin. Sur le rivage, il y a une petite ville avec un petit poste et, au-delà de la ville, un marché assez riche et assez animé. Le soir, j'arrivai dans la ville, chef-lieu de district, de Dapu-siang, après avoir parcouru 170 lis. Le 16, je continuai ma route par terre ; dans l'après-midi, j'atteignis le district de Ion-din-siang et là j'entrai dans ma province natale.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

p.130 Le 17 ¹, dans le district de Nang-tszin-siang, je franchis la montagne de Tian-lin (Chaîne céleste). Au début, on passe par des sentiers étroits et sinueux ; durant 5 ou 6 lis, les détours ne sont pas trop pénibles, mais, en approchant du sommet de la montagne, il faut s'arrêter presque à chaque pas ; la montée est roide comme celle du ciel ; les porteurs peuvent à peine respirer. En revanche, à la descente, on ne marche pas, on vole ; nous franchîmes rapidement les degrés qu'on évalue au nombre de trois mille et nous nous trouvâmes en plaine. Après 20 lis, encore, j'arrivai sur le rivage d'une rivière ; je louai une place sur une barque et, le lendemain, j'atteignis la petite rivière de Huang-si. Comme le chemin, à partir de Da-pu, était montagneux et sinueux, je ne puis déterminer les distances parcourues. De Huang-si à Hoï-tchjou et Tchjao-tchjou, la région est montagneuse ; on monte sur une montagne, on regarde ; encore une montagne ; on descend, on franchit une rivière ; on descend encore, autre rivière. Dans ces régions, les habitants bâtissent leurs cabanes en terre et les adossent aux rochers. Des vallées sombres, des ravins longs et profonds sont très favorables comme retraite pour les voleurs. Sur les pentes nivelées des montagnes, on a créé de petits champs et des jardins ; mais on ne voit pas de plaines propres à l'agriculture. La mer est loin et il n'est pas possible de s'occuper à la pêche ou à l'exploitation du sel ; les habitants ne gagnent leur vie qu'à transporter des marchandises à travers la montagne. Ils sont pauvres et farouches comme la nature qui les entoure.

p.131 De Huang-si, après avoir loué une barque, je voyageai la nuit. Je parcourus 152 lis et, le 19 au matin, j'arrivai dans la ville provinciale de Tchan-tchjou-fu. Là je sortis sur le rivage et j'allai rendre visite aux autorités de la province. Puis, j'allai, au nord de la ville, voir, sur la montagne de Tchji-chang, le monument du célèbre sage Ven-kun (le philosophe Tchju-tszy). Mais le temps a tout détruit : on ne retrouve même plus le pavillon nommé Ian-tchji-tin ; il n'est resté qu'un ancien

¹ Le 19 mai.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

temple au bas de la montagne. Après avoir adoré dans le temple, je continuai ma route le long de la ville, vers le midi, et je passai la nuit dans la ville à la porte du Midi.

Le 20, je sortis de la ville par la porte du Midi ; je louai une petite chaloupe et je gagnai la mer par la rivière Peï-tsi. Le vent était doux ; le soir même, j'arrivai à Amoï. Le 22, je me présentai à mon ancien précepteur, le procureur Tchjou-iong-hao, qui se réjouit de me voir encore en vie. Il m'interrogea sur les divers épisodes de mes voyages ; je lui présentai le récit des maux que nous avons soufferts sur mer ; il m'engagea à écrire aussi le voyage par terre, pour le lire à mes parents et à mes connaissances, dans l'île de Formose.

Le 5 de la 5^e lune ¹, je m'embarquai sur un vaisseau, et, le 8, j'arrivai à l'île de Pyn-hy, à mon village maternel. Au seuil de la maison, où vivait ma mère, nous tombâmes à genoux, mon frère et moi. Notre mère, en nous voyant, fut d'abord très surprise ; puis, elle vint à notre rencontre, les larmes aux yeux, en me rappelant le passé, il me semblait ressusciter d'entre les morts.

p.132 Dans la série de mes voyages, je n'ai pas pu compter la distance des trajets par mer. Par terre, j'ai quitté la ville de Huan-i (empire d'Annam), le 21 de la 12^e lune ² et je suis arrivé à Amoï, le 20 de la 4^e lune ³. Par terre, j'ai parcouru, en quarante-deux jours, environ 3.300 lis ; sur les rivières, en trente-trois jours, 3.374 lis. En comptant le trajet par terre et par rivière et les jours de repos, je suis resté en voyage cent dix-huit jours. Après avoir éprouvé, dans ce long voyage, divers périls et privations, j'ai, misérable insulaire, reçu du Ciel la récompense de pouvoir les écrire.

@

¹ Le 3 juin.

² Le 28 décembre.

³ Le 22 mai.

COURTES INFORMATIONS

SUR L'EMPIRE DE IOE-NANG ¹ (ANNAM)

@

p.133 L'empire de Ioe-Nang s'appelait dans l'antiquité Ioe-chang-chy ². En naviguant de l'île de Formose vers le midi, on peut atteindre cette contrée dans l'intervalle de quatre-vingt-trois veilles (huit fois vingt-quatre heures). À l'orient, elle est baignée par la mer ; à l'occident, elle confine avec les tribus des Mang ³, autrement appelés Lao-tchjua ⁴ ; au sud, il se termine par la province de Tchjang-tcheng ⁵, qui formait autrefois l'empire indépendant de Ji-nang, et fut annexée à l'Annam ⁶ par le brave Li sous la dynastie des Ming (seizième siècle). Au nord, il confine aux provinces chinoises : Sy-min-fou, du gouvernement de Huan-si, et Lin-ang-fou, du gouvernement de Ionnang. Le pays de Ji-nang ou de Huan-nang s'appelait auparavant Sy-tsyn ⁷ (Capitale occidentale), et le pays de Tsiao-tchji ⁸, ou Ang-nang ⁹, s'appelait Dun-tszyn ¹⁰ p.134 (Capitale de l'Orient, Tun-kin). Ces deux provinces constituent aujourd'hui un seul État. Sous les princes chinois Iao et Chung (vingt-deuxième siècle avant Jésus-Christ), on l'appelait Nang-tsiao ¹¹. Sous la dynastie des Tsing (au troisième siècle avant Jésus-Christ), on l'appelait Lian-tsziong ¹² (empire des Éléphants). Sous la dynastie des Chang, ce pays fut occupé par Tchjao-to ¹³, et l'empereur Vou-di en fit la province chinoise de Tchao-dji. Sous

¹ Nam-viêt.

² Viêt-thông.

³ Mán-moi.

⁴ Làò.

⁵ Chièm-thann.

⁶ Nhât-nam.

⁷ Tây-kinh.

⁸ Giao-chi.

⁹ An-nam.

¹⁰ Đông-kinh.

¹¹ Giao-nam.

¹² Tân-tửông-dia.

¹³ Giao-chi.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

l'empereur Huan-di (au commencement du premier siècle après Jésus-Christ), deux filles, Tchjen-tse et Tchjen-er ¹, provoquèrent une révolte. Le chef chinois Ma-ioang ², ayant apaisé la révolte, éleva, à la frontière de la province deux colonnes de bronze qui subsistent encore aujourd'hui. Vers le milieu du règne de Tsiang-ang (vers l'an 210 après Jésus-Christ), ce pays fut appelé la province de Tsiao-tchjou. Sous la dynastie des Tan (septième siècle après Jésus-Christ), ce pays s'appela Ang-nang ³. Il avait un commissaire militaire chinois. Tous les autres fonctionnaires étaient chinois ; enfin, par suite de la versatilité des habitants, tantôt soumis, tantôt révoltés, on renonça à gouverner le pays et la cour de Chine n'exigea de lui qu'un tribut.

Au commencement de la dynastie des Sun (dixième siècle après Jésus-Christ) un indigène, Din-liang ⁴, devint p.135 maître du pays et reçut de la cour de Chine le titre de prince de Tsiao-tchji. Après trois générations, la maison de Din-liang fut privée du trône par un de ses sujets, Li-chuang ⁵ ; la maison de Li-chuang, après trois générations, fut aussi privée du trône par son sujet Li-iung. Après huit générations, la famille de Li-iung s'interrompt en ligne masculine et la succession passa à Tchen-ji-tchjao, gendre du dernier souverain. La dynastie mongole des Ioang, régnant en Chine (treizième siècle), attaqua l'Annam, vainquit Tchen-ji-tchjao ; mais elle laissa le gouvernement à Huan-bin, en lui donnant le titre de prince du pays de Tsiao-tchji.

Sous la dynastie des Ming, au commencement du règne de Choun-vou (dans la seconde moitié du quatorzième siècle), Tchen-ji-kuï reçut le titre de prince d'An-nang et peu à peu réunit à ses États le pays de Tchang-tchen. Cette maison fut renversée, après quatre générations, par son sujet Li-tszli et tous les membres de la famille Tchen égorgés. La première année du règne de Jun-le en Chine (1403), le fils

¹ Trùng-trắc, Trùng-nhi.

² Mâ-viên.

³ An-nam.

⁴ Dinh-liên.

⁵ Lê-hàng.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

usurpateur, Li-ho-kuï ¹, fut confirmé par la cour de Chine comme prince d'Annam ; mais, l'année suivante, le frère cadet de Tchen-ji-kuï ², Tiang-pin ³ et un vassal dévoué à son service, Peï-bo-tsi, se présentèrent en Chine et réclamèrent l'intervention de la cour. La cour envoya l'ordre de rendre le gouvernement au successeur légitime ; mais Li-tszi-li attira dans une embûche le ^{p.136} prétendant, le tua ainsi que les soldats et fonctionnaires chinois qui l'accompagnaient. La Chine envoya une armée en Annam ; elle entra par divers chemins dans le pays, l'occupa et fit prisonniers le prince et son fils. Comme il ne restait plus de descendants de la famille de Tchen, le pays fut divisé en provinces et districts. On forma dix-sept provinces, quarante-sept cercles, cent cinquante-sept districts, huit commissariats militaires et on établit trois lieutenants pour le gouvernement général.

Au bout de quelque temps, Tchen-tsiang-din ⁴, avec son fils, entreprirent, l'un après l'autre, une insurrection : elle était à peine apaisée quand les deux familles Li se révoltèrent de nouveau. Dans la seconde année du règne de Sioan de (1427), la maison de Li envoya un ambassadeur en Chine avec prière de confirmer, dans la dignité princière, Kao ⁵, de la maison de Tchen. L'empereur, d'après le conseil des ministres, Ian-chy-tsi et Ian-jun, n'envoya pas cette fois d'armée en Annam ; il reconnut le prétendant et rappela les lieutenants chinois. Après la mort du prince Tchen-hao, la maison de Li rapporta faussement à la cour de Chine que la maison de Tchen était complètement éteinte et on permit à la maison de Li de prendre le gouvernement. Le second prince de la maison de Li, appelé Li-lin, réunit à ses États toute la contrée de Tchjang-tchen. Cette maison, à la dixième génération, fut renversée par un étranger, Mo-den-iun. Dans la seizième année du règne de Tszia-lun, le fils du ^{p.137} dernier prince de la maison de Li, Li-lin, se présenta à la cour de Pékin, réclamant des

¹ Lý-công-uân.

² Hô-qui-lý.

³ Thiêm-binh ?

⁴ Giang-dinh.

⁵ Trân-cao.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

troupes de secours. Mo-den-iun ¹ s'effraya et envoya le tribut annuel. Par suite, la cour décida ceci : Mo-den-iun fut laissé à la tête du gouvernement en qualité de lieutenant, et on assigna au prétendant, Li-nin ², comme séjour, la ville de Tsi-ma-tsian. Ensuite, la famille Mo ³ fut chassée par le fils de Li-nin, Li-veï-chan, qui fut reconnu par le gouvernement chinois comme chef de l'empire : la famille Mo reçut l'ordre d'aller vivre dans la ville de Hao-pin ⁴. C'est la répétition de l'histoire antérieure dans le pays de Tsi-ma-tszian.

Dans la quatrième année du gouvernement de Tiang-tsi, la (seconde) dynastie de Li attaqua (1664) la ville de Hao-pin et la famille Mo tomba dans une décadence encore plus profonde. À l'époque où la dynastie actuelle s'établit en Chine, les deux familles régnaient sur diverses provinces. Mais, dans la cinquième année du règne de Kan-si (en 1666), Veï-si, de la maison Li, fut confirmé comme empereur d'Annam. Dans la cinquième année du règne de Tsiang-lun, la maison de Li tomba et un ordre de l'empereur établit, comme empereur d'Annam, Huan-niang, de la famille de Juang ⁵. Sous le règne de Tsiatsin, dans la septième année (1802), on accorda au prince de l'Annam le titre de Ioe-nang-go-van, c'est-à-dire ^{p.138} souverain de Ioe-nang ⁶ : c'est pourquoi le pays prit le nom de Ioe-nang.

Sur tous ces faits, il existe des documents historiques ; les curieux peuvent les consulter. Mais ce que j'ai vu dans mon voyage est très nouveau et n'a pu jusqu'ici être suffisamment contrôlé ou étudié. J'ai écrit tout ce que j'ai vu, comme je l'ai vu, pour fournir à mes lecteurs un sujet de conversation sur les régions d'outre-mer.

D'après les récits des étrangers vivant dans l'Annam à la fin du règne de la famille Li ⁷, il y eut beaucoup de révoltes et l'empire se

¹ Măc-dăng-dong.

² Lê-niah.

³ Măc.

⁴ Cao-băng-trân.

⁵ Nguyễn.

⁶ Việt-nam.

⁷ Lê.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

divisa en trois parties. Le père de l'empereur actuel, qui a donné son nom à la dynastie Tsia-lun ¹ (ses sujets ne doivent pas prononcer son prénom et son nom de famille est Juang ²), occupa la province de Sing-tchjou, appelée aujourd'hui Pin-din ³. Huan-tchjun occupa la province de Chung-hua, appelée aujourd'hui Fu-tchung ⁴. Je ne connais ni le nom ni le prénom du dernier souverain ; on disait qu'il n'était qu'un simple marchand ; il s'empara du pays et prit le titre de souverain des montagnes occidentales ; mais le peuple l'appela le brigand des montagnes occidentales. Chacun de ces souverains gouvernait sa province ; et ils se traitaient mutuellement de frères. Après la mort de Taï-de, son fils, écarté du trône par ses sujets, alla demander du secours à ^{p.139} Huan-tchjun. Huan-tchjun le tua et s'empara de son domaine. Tszia-lun fut indigné de cette conduite ; il rassembla une armée, attaqua la ville de Sing-tchjou (qui appartenait au défunt), s'en empara et en confia la garde à son gendre. Huan-tchjun envoya aussi des troupes dont il confia le commandement à son oncle et à un autre général ; ils assiégèrent la ville de Sin-tchjou. Pendant plusieurs années, on ne put la prendre. Mais Huan-tchjun envoya son général en chef, augmenta l'armée, prépara l'assaut. La ville manquait de vivres. Les armées auxiliaires arrivèrent pour délivrer la ville ; mais, fatiguées par de longues marches, elles furent aisément vaincues. La ville fut prise, et son commandant, le gendre du prince, se brûla dans un incendie. De Sin-tchjou le généralissime de Huan-tchjun se dirigea vers Lun, capitale de Tszia-lun. Les armées de ce dernier se dispersèrent, il abandonna la ville et s'enfuit sur la mer. Huan-tchjun, après cela, augmenta beaucoup sa puissance, il adjoignit à ses possessions Dun-tszin ⁵ et devint seul souverain comme les princes de la dynastie de Li.

Cependant, tandis que Tszia-lun fuyait sur un vaisseau, le pirate He-siang-vyng (originaire de Canton) rassembla quelques centaines de

¹ Gia-long.

² Nguyễn.

³ Bình-dinh.

⁴ Phú-xuân

⁵ Dâng-kinh.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

petits bateaux et l'entoura. Dans cette extrémité, Tszia-lun se revêtit de ses vêtements de cérémonie, monta sur le pont et s'écria :

— Je suis le chef de la principauté de Lun-ai. Je l'ai perdue et je vais dans les régions étrangères chercher des soldats, pour reconquérir mes États et accomplir ma vengeance. ^{p.140} Il n'y a rien de précieux sur mon vaisseau, et tu n'as aucun intérêt à m'attaquer. Veux-tu rassembler tes forces et m'aider à remporter la victoire ; quand j'aurai reconquis mes États, je t'en donnerai la moitié et nous régnerons fraternellement.

Le pirate se réjouit. On conclut traité par serment, et les deux alliés se rendirent dans le royaume de Sian-lo ¹ (Siam) ; là ils louèrent quelques dizaines de mille d'excellentes troupes, entrèrent dans l'Annam par divers chemins et prirent ensemble la ville de Lun-ai et Sin-tchjou. Ils profitèrent de la victoire et se dirigèrent rapidement vers la capitale de Huan-tchjoung-hua ; ils s'en emparèrent et prirent ensuite Dun-tzin, et Huan-tchjoung, avec les restes de son armée, s'enfuit dans les montagnes. Son oncle et un autre général, qui avaient pris Sin-tchjou, s'enfuirent d'abord par des voies détournées à Dun-tszin. Mais après la prise de cette ville, ils furent pris aussi. Tszia-lun les fit enduire de substances inflammables et brûler vivants comme des cierges ; c'était un sacrifice à son oncle mort dans un incendie. Avec la soumission de Dun-tszin, tout l'Annam fut de nouveau réuni sous le pouvoir d'un seul prince. La ville de Lun-ai reçut le nom de Tszia-din ², et le Dun-tszin de Chen-lun ³ ; le nom de la dynastie de Tszia-lun vient de ce que le roi commença ses victoires à Tszia-din et les termina à Chen-lun.

Après s'être affermi sur le trône et avoir reçu le nom de Tszia-lun, le souverain envoya à la cour de Pékin un ^{p.141} ambassadeur avec un tribut et des assurances de soumission. Dans le diplôme impérial publié à cette occasion, il fut appelé non pas souverain de l'Ang-nang, mais de

¹ Xiêm-la.

² Gia-dinh.

³ Tân-long.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

l'Ioe-nang. Après avoir réussi dans son entreprise, Tszia-lun n'oublia pas son auxiliaire le pirate He-siang-vyng ; il lui céda une province et le pirate n'osa pas manifester son mécontentement. La troupe de He-siang-vyng diminua peu à peu ; le peuple cessa de lui obéir, il laissa sa principauté et reprit sa vie maritime.

Tszia-lun montra toujours aux Chinois bienveillance et protection.

L'empereur actuel gouverne le pays depuis plus de dix ans. Au début, à l'exemple de son père, il protégeait les Chinois venus pour faire le commerce ; maintenant sa bienveillance a diminué et voici à quelle occasion.

Le chef du gouvernement de Tszia-din se révolta ; en un seul jour, il détruisit les quatre villes provinciales et s'empara de tout le gouvernement ; il avait à son service beaucoup d'étrangers. Le souverain envoya une troupe qui enveloppa les rebelles. Mais pendant plusieurs années, ils ne se rendirent pas ; il périt chez les assaillants plus de 50.000 hommes. La plupart furent tués avec des poutres qu'on jetait du haut des murs sur les assiégeants. Les révoltés, apprenant que Tszia-lun était en désaccord avec le royaume de Siang-lo, y envoyèrent demander du secours ¹.

p.142 Ayant reçu la demande des insurgés annamites, l'empereur de Siam mit sur des vaisseaux 100.000 hommes qui débarquèrent sur la côte d'Annam. Ils étaient guidés par des Chinois qui, sans arriver à la ville de Tszia-din, volèrent la caisse militaire et s'enfuirent. Les troupes étrangères ne connaissant pas la route s'égarèrent ; l'armée annamite tomba sur elles tout à coup et en extermina la moitié ; les autres se dispersèrent. De cette façon, la ville révoltée ne reçut pas de renforts, et les troupes de l'empereur poussèrent le siège avec ardeur. Elles

¹ La discorde entre l'empire d'Annam et le royaume de Siam s'est produite de la manière suivante : ce royaume avait fourni à Tszia-lun des troupes grâce auxquelles il s'empara de tout l'empire d'Annam. En remerciement, Tszia-lun envoyait chaque année au roi de Siam quelques centaines d'hommes pour différents services ; ces hommes étaient remplacés chaque année. Dans la suite, les Siamois les traitèrent avec trop de brutalité : tous s'enfuirent, et l'empereur d'Annam cessa d'envoyer de ses sujets. De là un refroidissement entre les deux États. (Remarque de l'auteur.)

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

bâtirent en dehors des murs de la ville d'autres murs plus élevés ; du haut de ces murs elles examinèrent l'intérieur de la ville et la bombardèrent avec de gros canons quinze jours durant. Enfin la ville fut prise et presque entièrement détruite.

La douzième année du règne de Dao-huang (en 1832), les habitants du gouvernement d'Hao-pin ¹ se révoltèrent aussi ; ils s'allièrent avec des vagabonds du gouvernement chinois de Huan-si, se constituèrent en fortes bandes et s'emparèrent de la ville provinciale de Hao-pin et peu à peu gagnèrent le gouvernement de Lian-Chang. Il fallut deux ans pour apaiser la sédition. On a dit que les Chinois étaient les principaux auteurs de cette sédition. On ne savait pas que les chefs de la révolte étaient ^{p.143} tous des indigènes ; tout au plus se trouvait-il parmi eux un ou deux Chinois. Les autres, profitant des désordres, ne s'y mêlèrent que pour piller ; d'autres furent malgré eux entraînés dans les troubles. Néanmoins beaucoup de dizaines de mille de colons chinois furent privés de la bienveillance de l'empereur et devinrent l'objet de sa colère ; on éleva même les droits de douane pour les vaisseaux marchands venant directement de Chine.

Le brigand des montagnes occidentales, Huan-tchjun, trouva le moyen de se soumettre les tribus des montagnes, s'en fit une armée et continua ses brigandages en gardant le titre d'empereur des montagnes occidentales. Ses descendants dominant encore dans les campagnes, et chez les successeurs de Huan-tchjun il y a eu des noms comme ceux de Lian-chen, Bao-sing, etc.

Dans la profondeur des montagnes vit encore une tribu indépendante de celle des Che-gui ² (l'Esprit des serpents) de la race de Baï-miao ; elle est assez nombreuse et est gouvernée par son ancien. Souvent elle sort des montagnes en grandes troupes ; elle massacre et pille les habitants des environs. D'ailleurs, autant que j'en puis juger, il me semble que l'Annam n'a rien à redouter de semblables

¹ Cao-bang.

² Xà-qui.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

voisins, surtout pour sa capitale. Cette ville, d'un côté, s'appuie sur des montagnes, de l'autre, elle est entourée par la mer ; l'endroit est fortifié par la nature elle-même ; une chaîne de montagnes s'étend du nord au midi sur une longueur de plus de 5.000 lis. Tout le pays est soumis à un seul souverain, qui ne redoute ^{p.144} même pas les émeutes intérieures ; en un mot, je crois que cet empire est plus puissant que tous ses voisins ; malheureusement le caractère du peuple est corrompu et irrésolu. L'empereur actuel d'Annam nourrit un profond respect pour la cour de Chine ; il est très habile à gouverner. Il connaît très bien l'histoire et la littérature ; il a publié ses œuvres en vers et en prose ; il estime les savants, leur témoigne des égards et est très respectueux pour sa mère. On dit qu'il a ramassé d'immenses richesses et que ses trésors sont pleins d'or et d'argent ; on peut le croire. Il protège le commerce, l'a développé dans tout l'empire et en retire lui-même de grands bénéfices. Il a tous les objets nécessaires, même ceux que le pays ne produit pas ; il recueille des renseignements sur les arts inconnus et les introduit dans son pays. Il porte l'ancien costume national ; mais, en ce qui concerne le gouvernement, il imite en tout les Chinois, Il dit souvent :

« Pour moi et ma postérité, c'est une loi immuable de garder un humble dévouement pour le Céleste Empire ; les autres étrangers ne valent pas la peine qu'on en parle.

En effet, jusqu'ici il n'a point cessé d'envoyer un tribut à notre cour ; il accueille avec l'attention la plus distinguée les fonctionnaires et les savants chinois jetés par la tempête sur les côtes de son empire.

*

À la première lune de l'année, l'empereur d'Annam se promène une fois ou deux hors de son palais. Dans ces promenades, il est apporté sur un palanquin ou bien ^{p.145} monté sur un cheval ou un éléphant. Il porte sa couronne et les vêtements des grandes cérémonies. Il est accompagné d'un millier de gardes du corps, de beaucoup d'étendards et d'insignes superbes et éclatants. Durant cette promenade, devant les

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

maisons et les magasins le peuple dispose des tables avec des parfums qui brûlent, et sur chaque table l'empereur fait déposer trois chapelets de monnaie en signe de sa munificence. Quand il n'y a point d'affaires extraordinaires, l'empereur vit dans son palais, et ses enfants (on en compte plus de cent) dans des palais spéciaux, La table des enfants est servie de mets de quantité et de qualité déterminée ; à ceux qui ont fait quelques fautes on diminue le nombre des plats. Quelques-uns des fils de l'empereur s'occupent spécialement des sciences, d'autres de l'art militaire. Si quelqu'un des parents de l'empereur, profitant de sa puissance et de son origine, fait tort au peuple, malgré sa dignité et son rang, il est jugé aussi rigoureusement que le dernier des sujets.

Les fonctionnaires civils dans la capitale et hors de la capitale ont les mêmes titres et les mêmes noms qu'en Chine. Autrefois les fonctions étaient toutes données aux employés sortis des bureaux ; maintenant on les donne d'après le degré d'instruction. Les examens ont lieu une fois tous les trois ans ; dans chaque gouvernement, les étudiants se rassemblent au chef-lieu ; là, l'examineur principal leur donne un sujet de dissertation ; puis on les interroge sur l'éloquence, sur l'explication des livres classiques, on les fait composer en vers et en prose. Les meilleurs candidats obtiennent le titre ^{p.146} de tszioï-jeng ¹ (licencié) ; les moyens, celui de sio-tsaï ² (étudiant effectif). Ces derniers, à l'âge de quarante ans, sont nommés instituteurs des districts et les premiers chefs des districts. Les candidats qui n'ont pas reçu de fonctions doivent se présenter dans la capitale et passer l'examen de tzing-chy ³ (maîtres). Ceux qui ont reçu le grade de tzing-chy sont nommés par l'empereur lui-même, les uns académiciens, les autres pourvus d'une fonction dans la capitale ; quelques-uns enfin sont nommés chefs des districts bien qu'ils n'aient pas atteint l'âge de quarante ans. Les positions militaires sont réglées

¹ Cú-nhân.

² Tú-tài.

³ Tân-si.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

par les antiques coutumes du pays et il n'y a point d'examens fixes pour les officiers.

Les fonctionnaires civils sont très peu payés, cependant les juges ne doivent point recevoir de gratifications des parties, sous peine d'être sévèrement punis. Aussi, bien que les présidents de la chambre des Finances ou de la chambre civile occupent dans le gouvernement une très haute position, ils ne sont pas en état d'épargner quelques centaines de lans d'argent. En temps ordinaire, les fonctionnaires ne portent ni coiffures ni chaussures ; ils reçoivent nu-pieds les pétitionnaires et les visiteurs, et ils se présentent ainsi au souverain. Quelques-uns, pour leurs services, reçoivent de l'empereur des souliers qu'ils doivent porter pour se présenter à la cour ; ces souliers sont rouges, n'ont point de talons et s'appellent tout simplement pantoufles. Ce n'est que dans les p.147 circonstances importantes que les fonctionnaires revêtent des habits de cérémonie suivant leur rang. La grande tenue consiste en un caftan, une toge, un chapeau de couleur et une tablette à écrire qu'on tient à la main, comme c'était la mode en Chine sous la dynastie des Chang. On porte à la ceinture deux bourses, où l'on met l'écritoire, les vivres, etc. ; on porte toujours ces deux bourses. On sort toujours avec des parapluies de toile cirée, quelque temps qu'il fasse. On augmente, pour services rendus, le nombre des parapluies, et plus un personnage en fait porter, plus il est élevé dans la hiérarchie.

Les palanquins chez les gens de condition comme chez les pauvres, sont toujours portés par deux porteurs. Ils ressemblent à des hamacs. À une longue perche de bambou on suspend un filet de soie : ce filet est tendu par des baguettes transversales ; à la perche on attache des nattes en feuilles de bambou, qui constituent le toit du palanquin. On ajoute des deux côtés les rideaux en feuilles de roseau. Pour entrer dans le palanquin, on soulève le rideau, on le baisse et on se couche. Pour les fonctionnaires, la perche est de bois et vernie en rouge ; le filet, chez les fonctionnaires de troisième classe et au-dessus, est rouge ; chez les autres, bleu ou noir. Devant les palanquins marchent des soldats deux par deux ; ils marchent au moins dix à la fois, le sabre à la ceinture et

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

tiennent à la main une lance ou un roseau. Ces soldats ne sont pas commandés par des chefs militaires, mais des fonctionnaires civils ; ils servent aussi dans les édifices publics, il existe pour eux un rôle ^{p.148} spécial ¹. Dans les chef-lieux de province, les soldats sont appelés *provinciaux* ; ils portent un chapeau à petits bords, tressé en bambou et dosé. Sur ce chapeau est une plume de poule ; leur vêtement est de drap rouge avec un collet vert et des parements. Les soldats qui servent dans les villes d'arrondissement et de district sont appelés *soldats d'arrondissement et de district*. Les premiers ont un chapeau vert, les autres un chapeau noir avec une plume de poule. Chez les uns et les autres, le vêtement est en toile noire avec un collet rouge et des parements. Tous portent de bonnes armes, bien entretenues ; mais elles coûtent fort cher, parce qu'il n'y a point de fer dans le royaume. Il y a aussi peu de poudre ; aussi à l'exercice les soldats apprennent seulement le maniement des armes, mais on ne les fait pas tirer. Si un soldat ou un officier est maladroit ou faible il est rigoureusement puni. D'après les lois militaires, une fois la bataille engagée, ils doivent, s'il le faut, tomber jusqu'au dernier, mais ne jamais reculer. En temps de guerre, les chefs sont estimés d'après leur talent et leurs succès ; vainqueurs, tout le monde leur obéit ; vaincus, peuple et soldats cessent de les respecter. De là, dans le peuple, tantôt l'humilité envers le pouvoir, tantôt l'esprit de révolte. Ces nombreuses séditions viennent, paraît-il, de ce que les autorités ne savent pas s'attacher les sujets par leur bonne administration, ni leur inspirer confiance.

Les punitions les plus habituelles sont les suivantes : frapper de verges, passer un morceau de bois au cou, ^{p.149} mettre aux fers. Pour les punitions corporelles, on emploie toujours le roseau : pour les délits sans importance, on met au cou un cadre de bambou, pour les délits graves un cadre de bois ; quelquefois on ajoute les fers. En ce qui regarde la peine de mort, la décapitation, la pendaison, le bannissement, tous ces châtiments sont les mêmes qu'en Chine et sont

¹ Sans doute seulement en temps de paix. (Note du traducteur russe.)

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

infligés pour les mêmes fautes. Les jugements s'accomplissent avec rigueur et exactitude. Le coupable apprend que la police vient le saisir et se livre lui-même. On l'attache aussitôt : souvent quelques soldats de police, un simple roseau à la main, conduisent des centaines de détenus et pas un seul n'ose se sauver.

Dans les villes et les campagnes, on a institué des anciens qui, en cas de besoin, convoquent le peuple en frappant sur un morceau de bois creux ; en cas de vol, l'ancien bat trois fois le tocsin ; dans les villages voisins, on répète le même signal ; le peuple se répand de tous côtés, coupe les routes et presque toujours on arrête le voleur. Il n'est convaincu que si on trouve sur lui les objets volés. S'il s'est sauvé dans la rue, ou au-delà du village et qu'on ne trouve pas sur lui les objets volés, on le relâche ; aussi y a-t-il beaucoup de voleurs de petits objets. En cas de querelle, les deux adversaires s'attachent l'un à l'autre et se couchent à terre sans se relever : le premier qui se lève est réputé avoir tort. Ni les parents, ni les amis ne doivent aider les adversaires. L'ancien, en apprenant la querelle, bat le tocsin, convoque le peuple et cherche les moyens de réconcilier les ennemis ; quand il les a épuisés, il les envoie au tribunal. Si l'un des deux ^{p.150} lutteurs a été estropié, on le porte dans la maison de celui qui l'a blessé et on le laisse là une nuit et un jour sans nourriture. La cour ordonne d'abord au coupable de guérir le malade ; puis elle reçoit les plaintes des deux parties. Aussi, dans les querelles, on n'emploie aucune arme et il y a en général peu de cas de mort.

Il est défendu de punir les femmes enceintes ; ceux qui leur portent des coups sont doublement punis.

Dans tout l'empire il n'y a point de maisons publiques qui servent de sanctuaires à la débauche. La vente et l'usage de l'opium sont rigoureusement interdits. Les vendeurs et fumeurs d'opium sont punis de mort et leurs biens confisqués. L'attentat aux mœurs est puni d'après la personne sur qui il a été commis ; si la jeune personne veut épouser son séducteur, il est acquitté ; l'adultère est puni de mort. Les jeux de hasard ne sont pas défendus ; beaucoup d'aventuriers en

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

vivent ; les étrangers sont aussi des joueurs passionnés : beaucoup parviennent à entretenir ainsi une vie honorable. Cet amusement dangereux est très répandu ; le caractère national se corrompt de plus en plus et le gouvernement n'y fait aucune attention. Il faudrait y prendre garde.

Les impôts sont assez lourds ; chaque indigène doit fournir à l'État 12 chapelets d'argent. Les Chinois ne paient que la moitié de cette somme. En outre sept citoyens doivent fournir la nourriture d'un soldat. À considérer l'indolence du peuple, qui laisse beaucoup de terres sans culture, on comprend que les ressources sont fort bornées. Les plus riches ont à peine 10.000 lans ^{p.151} d'argent ; les pauvres vivent au jour le jour, en travaillant à porter des marchandises ou à fendre du bois.

Dans les montagnes il y a beaucoup de tigres. J'ai souvent vu des bûcherons prendre un tigre, l'enfermer dans une cage, le présenter au gouverneur et recevoir de lui en récompense 5 chapelets de monnaie. Une fois on chassa un tigre de la cage dans un filet ; on le lia très fort ; on lui arracha les dents et les ongles. Puis on l'apporta sur la place où une revue avait lieu. À la vue des éléphants le tigre rugit avec force ; les éléphants s'enfuirent épouvantés et cherchèrent où se cacher ; seul un vieil éléphant s'avança droit sur le tigre et le saisit par le cou ; trois fois le tigre lui échappa ; chaque fois, il fut repris ; enfin il tomba à terre et mourut. Le troupeau des éléphants se précipita sur lui ; au bout de quelques minutes, il n'en restait plus que des débris déchirés. Je demandai pourquoi on faisait cela ; on me répondit que de cette façon on apprenait aux éléphants à ne pas redouter les tigres.

La force des éléphants est énorme et ils apprennent facilement à comprendre l'homme. Chez chaque gouverneur d'arrondissement, on élève plus de dix éléphants et deux fois par an on leur apprend à se battre. On dispose les troupes en bataille ; mais aux premiers rangs, au lieu de soldats, on met des mannequins de paille et on conduit contre eux les éléphants. Les éléphants arrivent aux premiers rangs, saisissent les mannequins, les frappent de leurs trompes et les lèvent en un moment ; ils ne se retirent que quand ils rencontrent du feu ou de la

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

fumée. Ces éléphants forment ce qu'on appelle *le détachement* ^{p.152} *invincible* ; là où il passe il est impossible de l'arrêter. En la quatrième année (1408) du règne de Ion-lé, le chef chinois Tchjan-fu, pendant une guerre contre les Annamites, rencontra une armée montée sur des éléphants. Il dessina un lion, mit cette figure sur son cheval et s'élança sur les éléphants ; ils s'enfuirent aussitôt. De là on peut conclure que si cet animal est fort, on est plus fort encore quand on peut compter sur la confiance de ses soldats et sur la supériorité de l'intelligence.

Beaucoup de Chinois vivent dans l'empire d'Annam depuis le temps de la dynastie des Chang : toutefois le caractère et les mœurs indigènes ont gardé toute leur force dans le peuple. La fraude, la crédulité, l'avarice sont ses défauts les plus insupportables. Les hommes se promènent, jouent aux cartes ou restent à la maison les mains croisées, uniquement occupés à boire et à manger, et laissent à leurs femmes les soins du ménage. Ils portent des caftans noirs, des pantalons rouges, et sur la tête des chapeaux de bambou en forme de chaudron. Quand on rencontre une personne de connaissance, on ôte son chapeau, on croise les mains et on salue. Les Annamites ne lavent pas leurs vêtements tant qu'ils ne tombent pas en pièces : on y trouve une quantité innombrable d'insectes ; ils les portent à leur bouche et les mangent. Je ne parle pas seulement du peuple, mais aussi des fonctionnaires ; cela se fait dans le monde, dans l'exercice des fonctions publiques et ne paraît point étrange. Les Annamites aiment à se baigner ; même en hiver, ils se trempent volontiers dans l'eau froide. Les femmes vont nu-pieds. En allant au marché elles rassemblent leurs ^{p.153} cheveux en touffe. Elles entourent leur tête d'un lambeau d'étoffe et posent par dessus un chapeau plat. Elles portent des vêtements longs, flottants jusqu'à terre, avec des manches étroites de couleur noire ou rouge. Elles mettent au cou des colliers de jaspe ou de cornaline ; elles portent parfois des bracelets de fer ; elles ne portent pas de jupe, ne se fardent point. Elles emportent sur leurs épaules des vivres ou d'autres choses et vont au marché appelé *baï-chant-tsziang* les étaler sur la terre. Le marché a lieu deux fois par jour, le matin et le soir ; les marchandises sont disposées

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

sans ordre, mais par grandes quantités. Le thé, les médicaments, la faïence, les vêtements sont surtout importés de Chine et par des marchands chinois.

Lors du mariage on fait une infinité de présents aux parents de la fiancée et les plus pauvres ne payent pas moins de dix chapelets de monnaie. Au jour fixé, le fiancé, avec la marieuse, se rend dans la maison de la fiancée et l'emmène chez lui ; elle va à pied. Cette marche n'est escortée ni de lanternes, ni de musique ; elle est seulement accompagnée par des femmes des deux familles. Si une femme désire se séparer de son mari, elle n'a qu'à lui rendre les présents du mariage ; elle est aussitôt libre. Les jeunes filles aiment à épouser des Chinois. L'héritage, d'après l'usage national, se partage entre les fils et les filles ; il est à remarquer que, dans les sacrifices en l'honneur des ancêtres, le chef de la famille offre le sacrifice aux parents de sa femme comme aux siens. En l'honneur des morts on ne dresse pas de tablettes avec leurs noms ; on écrit des vers, on les colle ^{p.154} sur les murs et on dresse des tables brûle-parfums. L'esprit auquel, dans chaque maison, on offre des sacrifices, comme au protecteur du foyer, s'appelle *Beng-tou-hun* ¹. Au milieu de la cour on offre des sacrifices aux vierges des neuf ciels. On enfonce dans la terre un mât élevé au sommet duquel on attache un petit coffret pour brûler des parfums ; au bas du mât on plante de jeunes bambous et diverses fleurs.

Dans les temples il n'y a aucune représentation, ni peinte ni sculptée, des esprits ou des saints : on se contente de tablettes qui portent leurs noms. Pour évoquer les esprits, un homme se met à chanter ; à côté de lui marchent huit hommes qui frappent des tambours sur le rythme de la chanson ; il n'y a pas d'autres instruments. En entrant dans le temple, ils allument beaucoup de fusées ; on dit que cela porte bonheur.

La plus grande partie de la nation vit dans des cabanes de paille ; la brique, la tuile, la terre, la chaux sont très rares. Ces cabanes sont

¹ Đông-taô-quân.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

hautes au milieu, mais les toits sont très bas ; la porte est remplacée par un rideau tissé en bambou, qui est toujours levé pendant le jour. Dans ces demeures il n'y a ni tables, ni chaises, mais un simple divan de terre assez bas, sur lequel ils passent le jour et la nuit. Ils n'emploient ni matelas, ni couvertures ; quand ils ont froid, ils se couvrent de nattes.

Du reste, les plus riches des Chinois construisent des maisons de brique, couvertes en tuiles, avec des portes ^{p.155} élevées et un mobilier convenable ; on appelle ces maisons *da-tszia*, c'est-à-dire distinguées.

Au moment de dîner on s'assied en cercle autour d'une natte sur laquelle sont étalés des plats de cuivre avec de la viande. Ils boivent le vin pur, fort et froid. Ils mangent à demi crue la viande de bœuf, de porc, le poisson, sans aucun assaisonnement ; un simple morceau de viande, avec le sang à peine cuit, est considéré comme un régal. En général ils ne donnent pas beaucoup de viande sur les assiettes ; on peut tout manger d'un seul coup. Puis ils servent divers plats avec des légumes crus préparés avec des herbes diverses et de la soupe de poisson salé. Les assaisonnements d'herbes médicinales sont employés pour détruire, d'après l'idée populaire, le poison que les aliments empruntent aux vases de cuivre ; la soupe de poisson salé s'emploie en guise de sel : tous ces aliments ont un goût et une odeur détestable. Après le repas ils se lavent le visage avec les mains, sans employer de serviettes, et boivent une tasse de thé Chung-hua. Ce thé croît dans le gouvernement de Fou-tchung, qui s'appelait auparavant *Chung-hua* ; il détruit le poison des vases de cuivre et rafraîchit beaucoup pendant les chaleurs ; il est amer au goût et astringent. Après avoir pris le thé, ils roulent dans un morceau de papier du tabac haché fin, l'allument et le fument. Ils ne connaissent ni les pipes ni les chibouks ; quelques-uns fument constamment de l'arec, ce qui leur noircit les dents.

À l'occasion des fêtes ou des banquets de famille, on fait venir des faiseurs de tours, des comédiens et on leur fait jouer des pièces. Sur la route de Tchan-sin-fu j'ai ^{p.156} souvent remarqué que, dans les hôtels, on entretient des troupes entières d'acteurs et d'actrices que les

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

spectateurs payent d'un ou deux chapelets d'argent, suivant leur talent. Outre les tours, les danses, les chants, on joue aussi des drames empruntés à l'ancienne histoire de la Chine. En général les représentations théâtrales de ce pays, bien que certains détails extérieurs les distinguent des représentations chinoises, ont le même but qu'en Chine : amuser les gens oisifs et peu sérieux.

Les sorciers, les magiciens, les astrologues, les devins sont tous Chinois. Dès que des vaisseaux chinois arrivent dans le port, il se rassemble de grandes foules et ces gens viennent offrir leurs services. Les vaisseaux chinois arrivent surtout à Tsz-din-fu, mais il en arrive beaucoup dans d'autres villes telles que Huan-nang, Pin-din, Fu-tchung, Nang-din ¹, etc. L'affluence du peuple, les transactions commerciales, le revenu des douanes ne sont pas partout identiques ; aussi la valeur des présents offerts aux employés de la douane n'est pas toujours la même et dépend du nombre et de la grandeur des bâtiments. Les bâtiments chinois arrivent l'hiver et s'en vont l'été. Il y a un proverbe populaire : « Quand les paons sont envolés, les vaisseaux chinois arrivent et l'oiseau Su-hé ² commence à chanter. » L'origine de ce proverbe est l'événement suivant :

Au temps jadis une femme avait un fils appelé Su-hé ; il fit quelque faute et se sauva en Annam. Le lendemain la mère envoya son beau-fils à sa recherche ; il parcourut ^{p.157} tout le pays, ne le trouva pas, n'osa pas revenir à la maison et mourut de chagrin. Son âme se changea en un oiseau ; il volait partout et criait : Su-hé ! Su-hé ! Quand les vaisseaux chinois quittèrent l'Annam, il cria encore plus fort : c'est à ce cri qu'il dut son nom. Maintenant il y a des masses de ces oiseaux et leur cri est réellement Su-hé.

Dans l'Annam toutes les marchandises ne peuvent pas être exportées par les particuliers, par exemple la vente de la cannelle, du sucre et de quelques autres substances appartient uniquement au

¹ Quang-nam, Binh-dinh, Bhu-xuân, Nam-dinh.

² Tu-hít.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

souverain. Les substances du monopole de l'État sont d'abord achetées de tous côtés à un tarif officiel et revendues ensuite aux particuliers pour le détail. Depuis qu'on a augmenté les droits de douane sur les vaisseaux chinois, leur nombre a diminué de moitié, ce qui a singulièrement augmenté la misère des habitants du littoral : leur principale ressource était de charger et de transporter des marchandises. Du reste, les habitants des provinces de He-neï et Pin-Chung s'occupent à importer des marchandises chinoises sur de petits bateaux et font ainsi un trafic avantageux. Ces bateaux sont nommés *ia-tszy* et les plus grands d'entre eux portent plus de deux cents sacs. Dans la description statistique de l'île de Tai-vang, il est dit que, dans la cinquante-sixième année du règne de Kan-si (1717), vers les îles de Pyn-hu, fut apporté par la tempête un petit bateau construit avec des clous de roseau. C'était un bâtiment annamite, un *ia-tszy*. Le fond de ces bateaux est fait en madriers de bambou et verni d'huile de coco ; le pont seul est en planches ; de petites barques sont ^{p.158} construites des mêmes matériaux. Il y a d'ailleurs des bateaux avec un fond en solives fixées par des clous de bambou, mais l'eau s'introduit par les jointures des planches et on la rejette avec des pelles en bois. Les habitants du littoral se réjouissent fort quand ils voient arriver beaucoup de bateaux ; le transport des marchandises leur procure beaucoup de bénéfice. Sans cette ressource, beaucoup de ces malheureux seraient réduits à mourir de faim.

Les laboureurs n'améliorent point leur terre avec du fumier ; ils ne voudraient même pas manger de légumes poussés dans une terre fumée ; ils ne connaissent pas l'emploi de la perche-levier pour tirer l'eau des puits ; au lieu de seaux en bois, ils emploient des vases de faïence. Ils n'arrosent pas les champs ; en temps de sécheresse le blé meurt. On sème le riz sans distinguer la saison de l'année ; dès que la moisson est mûre, on l'arrache et on le sème de nouveau. Dans les endroits élevés on sème deux espèces de millet et le Lo-hua-chen ¹. On

¹ Arachis hypogea.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

sème peu de citrouilles et on ne connaît ni le sorgho, ni les pois, ni le froment. Les produits du pays sont : l'or, les perles, l'écaille de tortue, le corail, la nacre ; les bois précieux : le cèdre du Midi, le bois parfumé d'aloès, le sandal blanc, la cannelle, l'ébène, le sandal rouge, le poivre ; on estime les cornes des béliers des montagnes, l'ivoire des éléphants et des rhinocéros ; il y a beaucoup de buffles, de tigres, de singes, de paons, de faisans blancs, de colibris verts ; il y a des serpents boas et des fourmis ; parmi ^{p.159} les plantes on remarque l'arbre à pain (lo-li-mi), la canne à sucre, le coco, l'arec, le roseau, le cotonnier. Les habitants savent tisser la toile, le crêpe, le taffetas et le demi-taffetas fin.

L'empire est divisé en trente-deux gouvernements : 1. Phu-xuân ; 2. Quang-nam ; 3. Quang-ngai ; 4. Bình-dinh ; 5. Phu-yên ; 6. (?) ; 7. (?) ; 8. Bình-thuân ; 9. Biên-hoà ; 10. Gia-dinh ; 11. Hà-tiên ; 12. An-giang ; 13. Dinh-tửảng ; 14. (?) ; 15. Quang-tri ; 16. Quang-bình ; 17. Nghê-an ; 18. Hà-thin ? ; 19. Thanh-hoa ; 20. Ninh-binh ; 21. Nam-dinh. 22. Tàn-an ; ^{p.160} 23. Sin-hua ; 24. Chang-si ; 25. Sioang-huan ; 26. he-neï ; 27. Hài-ian ; 28. Tãi-chang ; 29. Beï-nin ; 30. Huan-ang ; 31. Lian-chang ; 32. Hao-pin ¹.

L'empire d'Annam, du sud au nord, s'étend sur une longueur de plus de 5.000 lis ; mais par endroits il n'a pas plus de 40 lis de largeur : c'est une étroite bande de terre qui suit le bord de la mer. Seuls les gouvernements de He-neï et de Tzia-din sont larges et riches en produits naturels ; on tire du premier beaucoup de perles, de pierres précieuses et de vaisselle ; le second est renommé pour son blé, son sucre et son huile. Sans ces deux provinces, tous les produits de l'empire d'Annam ne dépasseraient pas ceux d'un gouvernement chinois. À la frontière sud-est commencent de hautes montagnes

¹ 1. Gouvernement de la capitale. Fu-tchung ; 2. Huan-nang ; 3. Huani ; 4. Pin-din ; 5. Fu-ang ; 6. Hao-miang ; 7. Tsin-he ; 8. Pin-chung ; 9. Biang-he ; 10. Tzia-din ; 11. He-siang ; 12. Ang-tsiang ; 13. Din-siân ; 14. Ion-lun ; 15. Huan-tchji ; 16. Huan-pin ; 17. Ian ; 18. He-tszin ; 19. Tsin-hua ; 20. Nin-pin ; 21. Nang-din ; 22. Sin-ang ; 23. Sin-hua ; 24. Chang-si ; 25. Sioang-huan ; 26. He-neï ; 27. Hài-ian ; 28. Tãi-chang ; 29. Beï-nin ; 30. Huan-ang ; 31. Lian-chang ; 32. Hao-pin ; 23. Hùng-hoà ; 24. Sòn-tây ; 25. (?) ; 26. Hà-noi ; 27. Hai-dủồng ? ; 28. Thái-nguyên ; 29. Bắc-nink ; 30. Quảng-yên ; 31. Lãng-sòn ; 32. Cao-băng.

Mémoires d'un voyageur chinois dans l'empire d'Annam

couvertes de forêts, qui s'étendent sur des centaines de lis ; on n'y voit pas de traces de l'homme : c'est une contrée vierge.

*

Jeté par la tempête sur les côtes d'un empire étranger, je n'ai naturellement pas pu toujours comprendre exactement les interprètes ; heureusement j'ai toujours p.161 rencontré des compatriotes, originaires de ma province et retenus dans l'empire d'Annam par divers intérêts. C'est chez eux surtout que j'ai recueilli diverses observations sur les pays que je traversais. Durant ce voyage, je me suis encore fortifié dans cette conviction, que les pays les plus éloignés, une fois pénétrés de l'influence bienfaisante de notre gouvernement, voient leur population se civiliser, adoptent une nouvelle manière de vivre et regardent la Chine comme leur modèle. Jeté sur un rivage étranger, j'ai reçu les moyens de retourner honorablement dans mon pays ; faut-il dire que j'en suis surtout reconnaissant à la majesté immense et à l'humanité de mon Empereur ?

Rempli de ces pensées, j'ai voulu publier la description de tout ce que j'ai pu voir et apprendre avec mes faibles facultés durant ce voyage.

@